IMAGES



A LA CONFÉRENCE DE CRIMÉE

30 mills

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE





Au palais de Livadiya, les conférenciers sont réunis. A gauche Staline, au centre Roosevelt, ayant à sa gauche le sous-secrétaire d'Etat Stettinius, et à l'extrême-droite Churchill.

Ci-dessous : Les deux ministres des Affaires Etrangères de l'U.R.S.S. et de Grande-Bretagne, M. Molotov et M. Anthony Eden, se serrent la main à la descente d'avion de celui-ci.
(Photos reçues par bélinogramme)

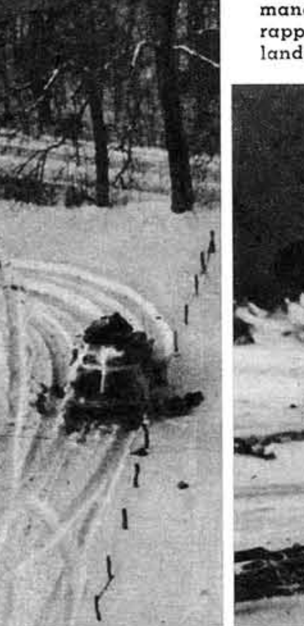


LA CONFÉRENCE DE YALTA

Après huit jours d'entretiens ininterrompus entre les « Trois Grands », la Conférence de Yalta s'est terminée par un accord absolu sur toutes les questions tendant à rassembler les efforts communs pour la chute la plus rapide de l'Allemagne nazie. De même, d'importantes décisions ont été prises pour la réorganisation de l'Europe de demain et le maintien de la paix dans le monde. On peut affirmer que la Conférence fut un succès et que toutes les difficultés au sujet de la Pologne et de la Yougoslavie ont été aplanies. En ce qui concerne la France, elle participera à la Conférence de sécurité qui se tiendra le 25 avril prochain à San-Francisco, et, d'ores et déjà, des décisions ont été prises pour sa participation à l'occupation de l'Allemagne. Ci-dessus : Au palais Livadiya de Yalta, Staline souhaite la bienvenue à M. Churchill. On reconnaît, assis au second plan, M. Roosevelt.

L'OFFENSIVE SUR LE FRONT OCCIDENTAL

Des combats violents sont en cours sur toute la longueur du front occidental où les Allemands défendent le terrain avec acharnement devant la poussée des forces alliées qui se rapprochent de la zone industrielle de la Ruhr. La neige qui est tombée abondante en Hollande et en Belgique n'a pas arrêté les opérations. Voici quelques photos prises sur ce front



Les traces de nombreux véhicules américains sillonnent les routes de Saint-Vith (Belgique) recouvertes de neige tandis que les chars d'assaut vont à l'attaque des nids de résistance.

Tandis que l'artillerie américaine frappe sans répit les positions nazies à l'intérieur de l'Allemagne, un soldat, assourdi par le bruit des nombreuses détonations, se bouche les oreilles

Dans la région de Saint-Vith, en Belgique, des soldats américains avancent sur les routes neigeuses tandis qu'un hameau occupé par les Allemands est consumé par les flammes.



Tandis que la Deuxième Armée britannique attaque le long du front entre Roermond et Geilenkirchen, un soldat camouflé avance sur la route neigeuse vers les positions ennemies



★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

La plupart des problèmes qui préoccupaient les milieux politiques alliés ont été examinés et résolus de commun accord à la Conférence de la mer Noire. Ce résultat heureux doit être attribué à la parfaite compréhension qui règne entre les trois chefs des grandes démocraties. Si la guerre va être écourtée, si des fondements stables de la paix ont été déjà admis, le mérite en revient en premier lieu au président Roosevelt, au maréchal Staline et à M. Churchill.

Une fois de plus, le contact personnel d'homme à homme a raison des plus grandes difficultés. Ce que les chancelleries n'arrivaient pas à régler pendant de longs mois de négociations laborieuses est tranché en l'espace de quelques jours d'entretiens amicaux.

Les résultats obtenus à la Conférence de Yalta ont décidé les trois Alliés à multiplier ces discussions directes qui constitueront le trait distinctif de la diplomatie d'après-guerre. C'est ainsi que les ministres des Affaires Etrangères américain, britannique et soviétique tiendront des consultations périodiques régulières dans les « trois » capitales (la France n'étant pas encore admise à ces réunions).

Les états-majors des trois puissances ont également décidé de se rencontrer de nouveau à l'avenir, toutes les fois que le besoin s'en fera sentir.

De cette manière, les méfiances engendrées par la distance, et parfois par d'absurdes préjugés, tendront à faire place à la compréhension et à la confiance.

O

La défaite de l'Allemagne et les mesures à prendre au cours de la période de transition entre la guerre et la paix ont dû occuper longuement les délégations.

Les plans militaires des trois puissances pour la défaite finale de « l'ennemi commun » (le Japon étant exclu) ont été établis. Une étroite coopération entre les trois états-majors aura pour résultat d'écourter la guerre.

La politique alliée à l'égard de l'Allemagne sera basée sur les points suivants :

1° La reddition sans conditions, dont les termes ne seront rendus publics qu'après la défaite finale de l'ennemi. Les Alliés veulent à tout prix vaincre les Allemands sur le champ de bataille, afin d'éviter qu'un nouveau Hitler ne vienne proclamer dans vingt ans que son pays a reçu un coup de poignard dans le dos provoqué par les promesses alliées. Le but des trois puissances n'est pas d'annihiler le peuple allemand. Au contraire, elles laissent entrevoir la possibilité pour ce pays de reprendre sa place dans le monde, après la disparition du militarisme et du nazisme.

2° La destruction du militarisme et du nazisme est l'objectif « inébranlable » des Nations Unies. Le communiqué commun mentionne les moyens par lesquels ce but sera atteint : désarmement et dissolution des forces armées, destruction de l'état-major, élimination ou contrôle de certaines industries, liquidation du parti nazi, des lois nazies, et de l'influence nazie en général, etc.

3° Le châtiment « rapide » des criminels de guerre et l'obtention de réparations « en nature » pour les destructions causées par l'Allemagne. Une commission qui siégera « à Moscou » fixera l'étendue des dégâts et les méthodes de compensation. Il est facile de se rendre compte que, dans ce domaine, c'est le point de vue soviétique qui a prévalu, à juste titre d'ailleurs puisque l'U.R.S.S. a eu à souffrir plus que toutes les autres nations de la guerre totale nazie.

4° L'occupation de l'Allemagne, qui sera divisée en trois zones. Chacune des grandes puissances en occupera une ; la France pourra, si elle le désire, avoir une quatrième zone d'occupation.

Toutes ces décisions dénotent une attitude réaliste et sévère à l'égard de l'Allemagne. Ce que la Conférence n'a pas voulu définir, c'est l'avenir politique de ce pays : conservera-t-elle son unité ou sera-t-elle divisée en plusieurs Etats ? Il est encore prématuré d'aborder ce problème complexe dont la plupart des données ne pourront être réunies qu'après l'occupation.

O

Une déclaration sur l'Europe libérée prévoit une politique conjointe des trois puissances et une « action commune » pour affronter les difficultés politiques et économiques de l'Europe libérée et les régler selon les principes démocratiques.

La procédure à suivre dans les pays libérés est établie. L'action des Alliés doit tendre, après avoir pris les mesures de sécurité et les mesures économiques les plus urgentes, à constituer des autorités gouvernementales provisoires largement représentatives qui prépareraient « à bref délai » des élections libres.

L'action commune sera entreprise toutes les fois que les conditions de l'un des pays libérés, ou de l'un des anciens satellites de l'Axe, rendront, « de l'avis des trois gouvernements », cette action nécessaire. Cette formule un peu vague ne semble pas devoir faciliter de telles interventions, surtout dans les cas où des divergences de vues pourraient être constatées.

Le problème polonais a été officiellement réglé, de manière à concilier les intérêts majeurs des Soviets avec les principes établis pour les pays libérés. Un nouveau gouvernement provisoire plus représentatif que celui de Lublin sera constitué, avec l'inclusion des chefs démocratiques de la Pologne même et des Polonais de l'étranger. Les trois puissances reconnaîtront ce gouvernement avec lequel elles établiront des relations diplomatiques.

Ces mesures et d'autres mentionnées dans la déclaration commune donnent quelques apaisements aux Anglo-Américains et aux Polonais en exil. Les Etats-Unis et la Grande-Bretagne participeront par l'entremise de leurs ambassadeurs à Moscou aux consultations qui précéderont la constitution du nouveau gouvernement provisoire, et veilleront par la suite à la sauvegarde des vrais principes démocratiques en Pologne même par l'entremise de leurs ambassadeurs à Varsovie.

Quant à la frontière entre la Pologne et l'U.R.S.S., elle suivra approximativement la ligne Curzon.

Cet accord a provoqué de violentes protestations provenant des membres du gouvernement de Londres, qui sont sur le point d'être abandonnés par les Anglo-Américains. Ils se sont élevés avec indignation contre ce « nouveau partage » de la Pologne. Les compensations substantielles de territoires au nord et à l'ouest promises par les trois Chefs ne justifient pas, aux yeux des patriotes polonais de Londres, l'abandon d'une partie même minime du territoire national.

Quoi qu'il en soit, l'élimination de cette source de malentendus entre les Alliés a disparu pour quelque temps, et c'est tant mieux. Il appartiendra aux Polonais eux-mêmes d'obtenir de leurs voisins soviétiques un tracé de frontières plus conforme à leurs intérêts. Il faut espérer, en tout cas, que ceux d'entre eux qui s'opposent à la solution adoptée par les trois puissances éviteront, pendant la durée de la guerre tout au moins, de chercher à créer de nouvelles difficultés entre les Alliés.

Pour la Yougoslavie, il a été recommandé au maréchal Tito et au Dr Subasic de mettre immédiatement en vigueur l'accord conclu entre eux. De ce côté, on ne s'attend pas à des difficultés sérieuses et S.M. le Roi Pierre lui-même semble s'être rallié aux suggestions communes des grandes puissances alliées.

O

Par un grand nombre de ses aspects, la Conférence de la mer Noire a été une première Conférence de la Paix. Si les « Trois Grands » tiennent une ou deux autres réunions comme celle-ci, ils pourront compléter l'œuvre entreprise de manière à ne laisser à la Conférence de la Paix que le soin de ratifier leurs décisions et d'en fixer les détails et les modalités.

Un des plus importants résultats de la Conférence a été de compléter le projet établi à Dumbarton Oaks pour la création d'une Organisation Internationale destinée à maintenir la paix et la sécurité. La procédure de vote sur laquelle l'accord ne s'était pas réalisé vient d'être résolue. Le projet est désormais viable et une Conférence des Nations Unies qui se tiendra à San-Francisco le 25 avril 1945 aura pour mission de préparer la Charte définitive de cet organisme. Il s'agit aussi bien de prévenir l'agression que de « bannir les causes politiques, sociales et économiques de guerre » par une collaboration étroite et suivie de tous les peuples aimant la paix. La formule a été étendue, comme on le voit, pour englober les causes sociales et économiques de guerre.

O

Deux dernières observations nous permettront de compléter cette rapide revue des travaux de la Conférence :

1° La France reprend sa place parmi les grandes puissances. Elle participera à l'occupation de l'Allemagne et aura son siège dans la Commission de Contrôle de Berlin. Elle aura à prendre part aux délibérations et aux actions communes concernant l'Europe libérée. Si elle l'accepte, elle sera une des cinq puissances qui convoqueront les Nations Unies à la Conférence de San-Francisco.

Il est évident que les trois Chefs sont conscients du rôle que la France est appelée à jouer dans l'avenir de l'Europe. Par leurs décisions, ils reconnaissent à la France ce rang prépondérant auquel elle a droit, sans toutefois l'admettre d'emblée comme quatrième partenaire dans le règlement des affaires du monde.

2° La Charte de l'Atlantique est citée à trois reprises dans le communiqué et dans la Déclaration. Ses principes supérieurs continuent à servir de guides pour le monde nouveau : le droit pour tous les peuples de choisir la forme de gouvernement sous lequel ils désirent vivre, la restitution des droits souverains et d'un gouvernement indépendant aux peuples qui en ont été privés par la force par les agresseurs, le maintien d'une paix sûre et durable qui pourra garantir que tous les hommes dans tous les pays puissent vivre leur vie libres de toute crainte et de tout besoin...

Ce ne sont que des mots, dira-t-on, des images lointaines... Il faut cependant en savoir gré au Président des Etats-Unis et au Premier britannique d'avoir tenu à les faire figurer dans les documents historiques de la Conférence de Crimée.

J. A.

NOTRE COUVERTURE

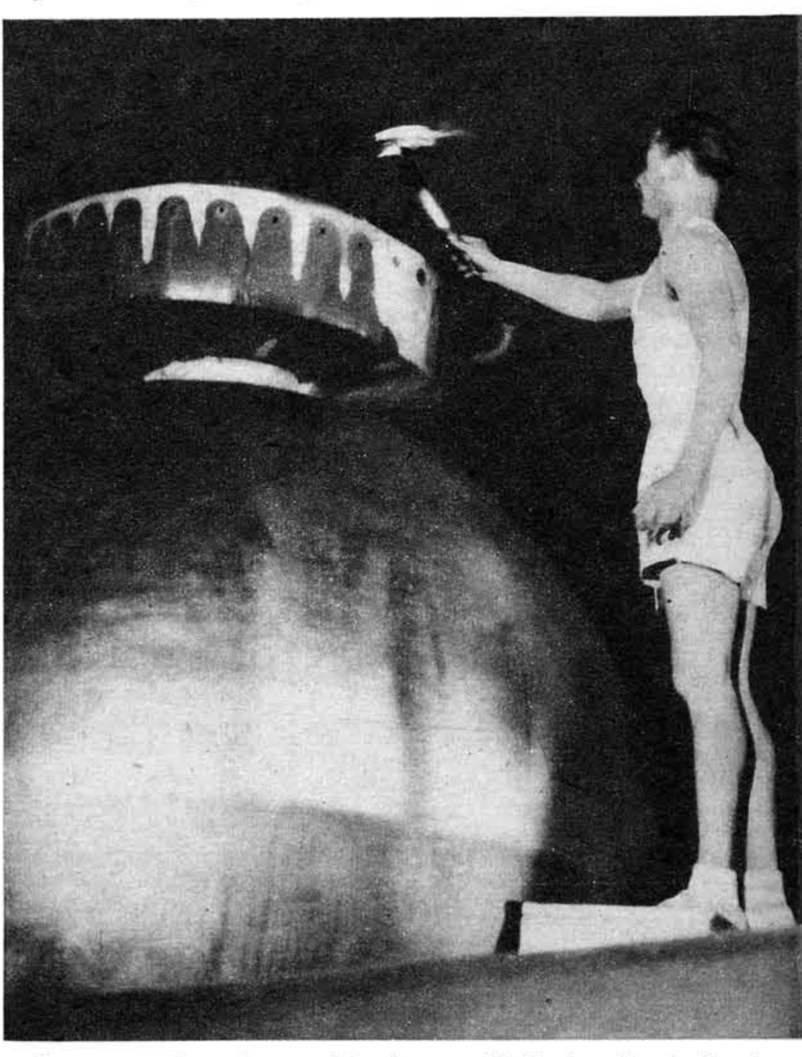
A LA CONFÉRENCE DE CRIMÉE

Le maréchal Staline est tout souriant tandis que M. Winston Churchill tire un cigare de son étui, au cours d'une interruption de la Conférence des Trois Grands, au palais de Livadiya, à Yalta, en Crimée, où, avec le président Roosevelt, ils ont établi le plan final pour la défaite de l'Allemagne.

(Photo reçue par bélinogramme)

COURSE AUX FLAMBEAUX

A l'occasion de l'anniversaire royal, une retraite aux flambeaux de grand style eut lieu du palais de Ras El Tine, à Alexandrie, jusqu'au palais d'Abdine, au Caire. Une foule innombrable se tenait sur le passage du cortège et ne manqua pas de manifester son enthousiasme et son indéfectible attachement au Souverain. Place d'Abdine, une grande parade en costumes évoquant l'ancienne Egypte ajouta à la beauté du spectacle. Ci-dessus : Dès l'arrivée du dernier coureur à la gare du Caire, le cortège se constitua précédé de motocyclistes.



Un coureur allume le grand flambeau qui brûla jusqu'au lendemain de l'anniversaire royal. Une foule très dense assista aux cérémonies.



Les représentants des fédérations sportives d'Egypte se tiennent, drapeaux levés, sur la place d'Abdine.

HORIZONS POUR LES JEUNES (*)

ORIENTATION DE NOTRE ÉCONOMIE

Afin d'orienter les jeunes gens vers des carrières techniques en connaissant exactement les besoins du pays, nous avons interrogé des industriels, des directeurs d'usines, des ingénieurs, des fonctionnaires de l'Etat et des contremaîtres, et notamment un pionnier de l'industrie du papier, un directeur d'usine textile, un constructeur de ponts et de routes, un prospecteur des déserts, un ingénieur des Sucreries, un directeur d'usine de produits en béton, un pharmacien-chimiste.

Tous nous ont déclaré que l'Egypte a un grand besoin de techniciens COMPETENTS et qu'il faut qu'ils soient formés sans tarder si l'Egypte ne veut pas perdre les avantages de son industrie naissante. Ils nous ont donné des informations qui indiquent l'orientation de l'économie du pays englobée dans l'économie mondiale.

Nul ne peut dire ce que les conditions politiques et sociales du monde, après la guerre, vont engendrer. Mais, sans erreur possible, on peut assurer que le monde se dirige vers une rationalisation du monde économique. Quel que soit le régime politique de chaque pays, il ne pourra vivre s'il ne s'entend avec tous et s'il ne développe ses richesses au maximum.

Le problème de l'avenir économique se pose sous différents aspects. En supposant que chaque pays ait droit à une vie décente, il ne suffira pas de vouloir élever le niveau de l'économie, il faudra pouvoir le faire. Et pour cela, il ne suffit pas de fournir la cohorte de techniciens indispensables : ingénieurs, contremaîtres et ouvriers. Il faut — et ceci nous a été répété par tous — donner à chaque membre de la communauté le sens des responsabilités.

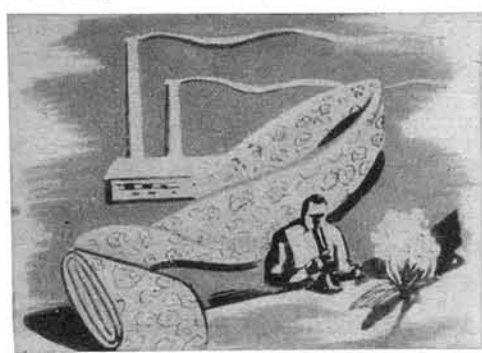
Tous ceux qui ont bien voulu répondre à nos questions ont placé au-dessus de toutes les difficultés cet obstacle que représente le manque actuel d'un esprit de responsabilité parmi les travailleurs. Nous leur avons demandé si, en leur fournissant une élite assez nombreuse, l'Egypte pouvait affronter la concurrence mondiale. « Oui, ont-ils répondu, si cette élite pouvait véritablement occuper sa place immédiatement. » — Nous avons cru de notre devoir de mettre bien au clair ce point de notre enquête.

On ne peut vraiment être utile à sa communauté que si on s'élève assez haut pour embrasser toute la situation et ne reculer devant aucune difficulté.

L'Egypte a des possibilités immenses. Cela n'a pas besoin d'être prouvé. Mais il faut que les dix prochaines années (pendant que la concurrence mondiale sera atténuée par la guerre et la reconstruction) soient utilisées par l'Etat et le public à l'orientation de chacun vers un rendement supérieur et une spécialisation consciente.

●

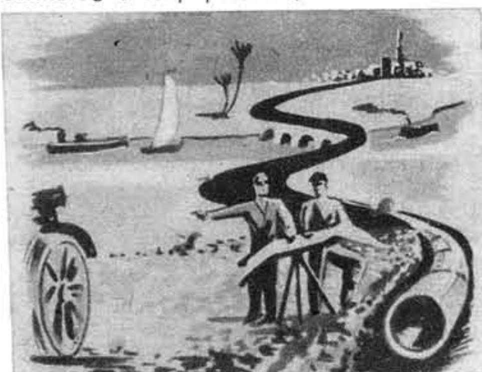
Dans les plans d'avenir, il semble que chaque pays devra utiliser au maximum ce qu'il possède en vue d'augmenter la richesse mondiale. Par exemple, l'Egypte, ayant le meilleur coton du monde, peut développer ses cotonnades bien au delà de ce qui est fait aujourd'hui. Les filatures existantes ont déjà montré leurs possibilités. Naturellement, beaucoup reste encore à faire, et c'est ce qui doit donner de l'espoir à la jeune génération. Les cotonnades forment une grande partie des vêtements dans les pays relativement chauds, et en augmentant les besoins, ce qui est très facile, on peut donner à cette industrie une extension comparable à celle du Lancashire.



Avant de pouvoir installer de grandes usines, il faut disposer de sources d'énergie. C'est là que se placent les grands projets d'électrification des barrages d'Assouan ou des dépressions de Kattara, ainsi que la prospection des puits de pétrole.

Ces grands projets sont l'objet d'études sérieuses. Car de leur exécution ne résulteront pas seulement d'immenses travaux, mais la possibilité d'exploitation de mines ou d'industries que le coût des combustibles rendait fort difficile. Lorsque l'énergie sera bon marché, on pourra exploiter les mines de fer d'Assouan, installer des hauts fourneaux et des fonderies, fournir à l'électrochimie une base puissante, aider au maintien de cette foule de petites industries qui exploitent les matières premières locales fournies par l'agriculture. L'industrie chimique et pharmaceutique qui a si bien réussi en Palestine se développerait aussi bien ici si un grand nombre de techniciens compétents se livraient à des études appropriées.

Une autre question, dont l'avenir est au moins aussi grand que les précédentes, est l'exploitation des déserts. Déjà la guerre a aidé à les mieux connaître. La question de l'eau a déjà été résolue. La construction de routes, de canaux amènera au travail constructif toute la jeunesse, intéressée à l'extension de la surface habitée en Egypte, et de là à une solution du problème de la surpopulation.



Le développement industriel, actuellement, ne comporte pas seulement les industries de base mentionnées. Mais, même si certaines industries manquent, l'introduction dans la vie d'une foule de produits manufacturés fait appel à des techniciens en nombre. La radio, le cinéma, les ascenseurs, les stations de réparation de voitures, demandent tous une équipe de travailleurs spécialisés.

A notre question tendant à savoir si l'Egypte a besoin de techniciens, il nous fut répondu : « Sans doute ! » Mais les industriels se méfient un peu des techniciens. Ils voudraient, avec raison, que le technicien soit un rouage social important, mais qu'il place sa satisfaction suprême dans la parfaite exécution de sa tâche. Des industriels nous ont déclaré qu'ils préféreraient se dispenser d'un conseiller si celui-ci ne se départ pas de la morgue qu'il étale aujourd'hui, alors qu'il manque de connaissances approfondies.

●

Notre enquête nous a appris qu'il ne faut pas croire que seule la guerre a stimulé l'industrialisation de l'Egypte. C'est la marche naturelle de l'évolution économique mondiale qui se reflète ici. Depuis vingt ans, l'Egypte s'est transformée de fond en comble et, à moins que la concurrence étrangère ne détruise le marché local, ou que le corps des techniciens soit tout à fait incompétent, il n'y a aucune raison pour que cette marche en avant ne se poursuive et ne se développe de façon considérable.

De plus, elle nous a révélé que, tandis que les industries actuelles poursuivront leurs activités, le développement futur sera basé sur l'accroissement des sources d'énergie ; enfin, que l'Egypte a d'immenses richesses encore vierges qui appellent le capital et l'esprit d'entreprise.

Nous pouvons donc conseiller sans crainte à la jeunesse studieuse d'entreprendre une étude des conditions locales en vue de l'exploitation de ces richesses qui se présentent à elle.

(*) *Lire « Images » n°s 803, 804 et 805.*

QUELLE PROFESSION CHOISIR ?

Les écoles de techniciens forment des ingénieurs et des contremaîtres, les uns et les autres indispensables à l'industrie et ayant des responsabilités différentes mais égales.

Les grands domaines de l'orientation technique sont : le génie civil, le bâtiment, l'électricité, la mécanique, la chimie. Mais chacune d'elles comporte mille orientations qui forment la spécialisation.

1. — *Le génie civil* comprend : les ponts, les routes, le drainage des campagnes et les travaux d'égouts des villes, la prospection des minerais et des liquides souterrains, l'exploitation des mines et l'installation de voies ferrées et de canaux, l'urbanisme ou tracé des villes, etc.

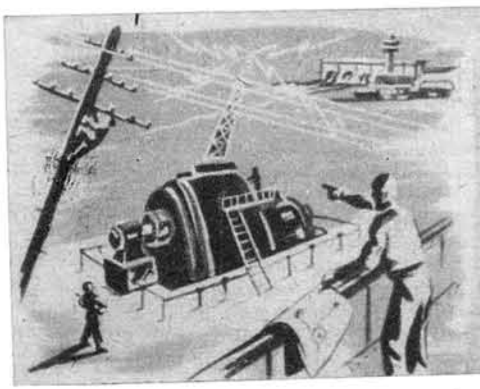
Chacune de ces branches comporte des problèmes difficiles et passionnants que ne peuvent aborder que les jeunes générations munies de connaissances nouvelles que les pionniers des générations précédentes ont forgées, et que la technique en progrès a pu exécuter.

Par exemple, le problème des routes qui *a priori* semble si simple exige une étude préliminaire de questions connexes qui peuvent absorber plusieurs vies d'hommes.

L'Egypte, qui n'a pas encore développé ses villes dans le style moderne, a besoin d'urbanistes, de techniciens pour le tracé des égouts et des conduites d'eau potable dans toutes les maisons, l'installation des stations de filtrage pour tous les villages ; de techniciens pour l'exploration et l'exploitation des déserts, etc.

2. — *Le bâtiment* offre le côté artistique : l'architecture ; le côté scientifique : le béton ; le côté d'exécution : dessin et surveillance des travaux. Un dessinateur est un technicien indispensable qui n'est ni architecte, ni ingénieur, mais qui a besoin de talent et d'entraînement. Un surveillant de travaux n'est pas le « nazer », mais le défenseur dans l'exécution de l'idée de l'architecte et des calculs de l'ingénieur.

3. — *L'électricité.* — Ce nom qui englobait toutes nos connaissances sur le fluide mystérieux issu des piles est maintenant trop vague pour caractériser les différentes orientations qu'il contient.



Un électricien est à présent celui qui fait les installations dans les bâtiments. Les autres techniciens qui usent de l'électricité sont des radiotélégraphistes, des électrotechniciens, des électro-chimistes...

Les premiers peuvent se spécialiser dans le perfectionnement d'appareils de radio, leur réparation ou leur construction, fonctions complètement distinctes.

Les seconds sont ceux qui installent des centrales d'énergie, calculent des lignes, développent des moteurs ou des générateurs, les adaptent aux diverses industries, préparent les devis d'éclairage des villes, de conditionnement d'air des bâtiments, électrifient les voies ferrées...

Les troisièmes sont ceux qui utilisent l'énergie électrique pour la préparation des produits chimiques, leur purification et certains de leurs traitements, science récente qui semble avoir un avenir merveilleux.

L'Egypte, avec l'électrification des barrages d'Assouan, aura un besoin immédiat et considérable de techniciens de l'électricité. Toutes ces catégories mentionnées se distinguent, et la spécialisation soit dans l'éclairage, soit au froid industriel, soit au calcul des lignes ou tout autre donnera à la communauté des membres immédiatement utilisables et féconds.

4. — *La mécanique.* — Ce vieux mot ne couvre plus que la technique de ceux qui s'occupent de réparer des moteurs. Mais nous pouvons recueillir sous sa rubriq des techniques extrêmement importante comme l'aérodynamique et l'hydrody mique qui absorbent un grand nombre jeunes gens studieux des pays civilisés.

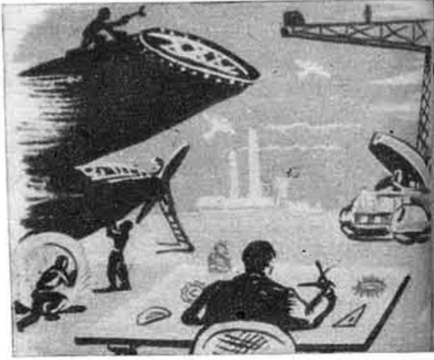
Mécanique générale et mécanique précision ont deux aspects : celui de création et celui de l'ajustement, de la paration. En général, les écoles des A et Métiers produisent les meilleurs méc niciens de cette catégorie

La fabrication des appareils moder et leur entretien exigent beaucoup de co naissances, et dès que les usines se dév loppent, elles ont un besoin urgent de co tremaîtres instruits et adroits.

Les voitures automobiles se multipli et se compliquent.

Les avions se développent et entre dans la vie courante. La multiplication d moteurs demande une multiplication d mécaniciens.

Il est encore trop tôt pour conseiller u spécialisation vers les problèmes de l viation en Egypte. Mais l'aviation dema de, en dehors des recherches sur les m dèles, des études plus simples qui peuve être faites sur tous les aérodromes. Les lotes et les navigateurs exclus, les rad télégraphistes, les météorologistes, les n caniciens sont des techniciens de l'avi qui vont s'accroître en nombre et dont faudra prévoir la formation.



Les ascenseurs seront dans chaque meuble ; leur entretien exige des tec ciens. Les stations d'automobiles sur routes vont se multiplier, il faudra les nir de personnel.

5. — *La chimie.* — La guerre a vu développer en Egypte une industrie c mique sur une petite échelle, mais qu convaincu bien des gens de l'importa de ces nouveaux venus sur le marché. E grais artificiel, produits pour le tannage la teinture, cirages et encres, et mille au produits ont été fabriqués sur place.

La chimie, dit-on, est la science de venir. C'est vrai, mais au même titre l'électricité ou l'aérodynamique. Seulem la chimie attire par les possibilités imm ses de découvertes qu'elle procure. Il dire tout de suite que pour découvri chimie il faut aujourd'hui beaucoup de yens et d'imagination. Les moyens v dront avec l'industrialisation progres du monde ; il faut de l'imagination et labeur.

Un chimiste peut être celui qui analy des produits industriels ou agricoles, matières utiles au diagnostic médical légal. Mais il peut être aussi celui qui d une usine suit un processus de fabricat celui qui dans un laboratoire s'essaye obtenir un nouveau produit ou un proc de fabrication plus économique ou m leur. La chimie des produits pharmace ques, des matières plastiques ; la ch des vitamines ou des hormones, du ca chouc synthétique sont susceptibles de développer partout, et en Egypte au Si la Palestine nous a montré comment effort intense peut produire de brillants sultats, elle nous a également prouvé l portance d'une grande équipe compéte de chimistes. L'électrochimie est une br che importante de l'avenir en Egypte.

6. — En résumé, l'Egypte réclame grand nombre de techniciens compéte surtout pour le développement de son dustrie, à partir de ses matières premiè canne à sucre, spart, coton, céréales développement de ses sources d'énergi leur utilisation ; le développement de villes et leur aménagement moderne développement de son réseau routier fluvial.

Dr C. GATTEGN



Le ski sous les Cèdres. Le site est particulièrement romantique.

SKI SOUS LES CEDRES

Les sports d'hiver ont gagné même les cimes du Liban où subsistent les derniers cèdres bibliques.

Nous avons quitté Beyrouth sous une pluie battante. Les rues étaient transformées en rivières et notre voiture passait dans une gloire de gerbes d'eau.

Nous sommes six, sans compter le chauffeur. Nos skis, que nous venons de louer dans un magasin d'articles de sport, sont arrimés sur le toit, pointés en avant. Les jeunes, les enthousiastes, sont déjà en tenue de ski. Jeanne regarde ses fines chevilles, prises dans d'énormes « godillots » à bouts carrés, comme si elles ne lui appartenaient pas...

Dès la sortie de Beyrouth, les nuages se sont levés. Nous traversons toute une zone de vergers, en bordure de la mer. Plantations de bananes et orangeries se suivent indéfiniment. La route longe la côte, et le soleil met des crêtes en papier d'argent, sur les petites vagues bleues.

Savamment, notre chauffeur nous indique les petites criques qui furent des ports phéniciens, et les ruines de tours que l'on retrouve à chaque promontoire de la côte. Le vendredi, on allumait un feu dans la première de ces tours à Constantinople, et l'une après l'autre les vigies des autres tours reprenaient le signal lumineux sur toute la rive méditerranéenne de l'Empire ottoman. En traversant Gebail, le chauffeur nous montre quelques colonnes qui sortent la tête d'une masse de verdure. Ce sont les vestiges de l'antique Byblos.

A Chekka, l'aspect très moderne d'une fabrique de ciment nous sort de notre ballade antique. Nous quittons la route côtière pour nous engager dans la montagne. La nouvelle route monte en lacet, à un angle vertigineux, nous semble-t-il. Les virages nous coupent le souffle. Mais le chauffeur continue à conduire d'une seule main et à fumer de l'autre. La voiture ne bronche pas et Jeanne pense à sa grosse automobile du Caire qui chauffe en montant aux Pyramides. Jeanne dit qu'elle l'amènera au Liban, pour lui « montrer » la route des Cèdres.

Mais, soudain, Jeanne pousse un cri : « La neige ! »

On arrête la voiture, et cette enfant des bords du Nil descend, prend dans ses mains un peu de cette chose blanche, crissante et douce, et, tendrement, la porte à son visage.

— Aïe ! ça brûle...

Plus on monte haut, et mieux on voit la mer. Ceux-qui-ont-voyagé comparent les paysages qu'ils ont maintenant sous les yeux à ceux de la Suisse, mais n'arrivent pas à se mettre d'accord en faveur d'un pays ou de l'autre.

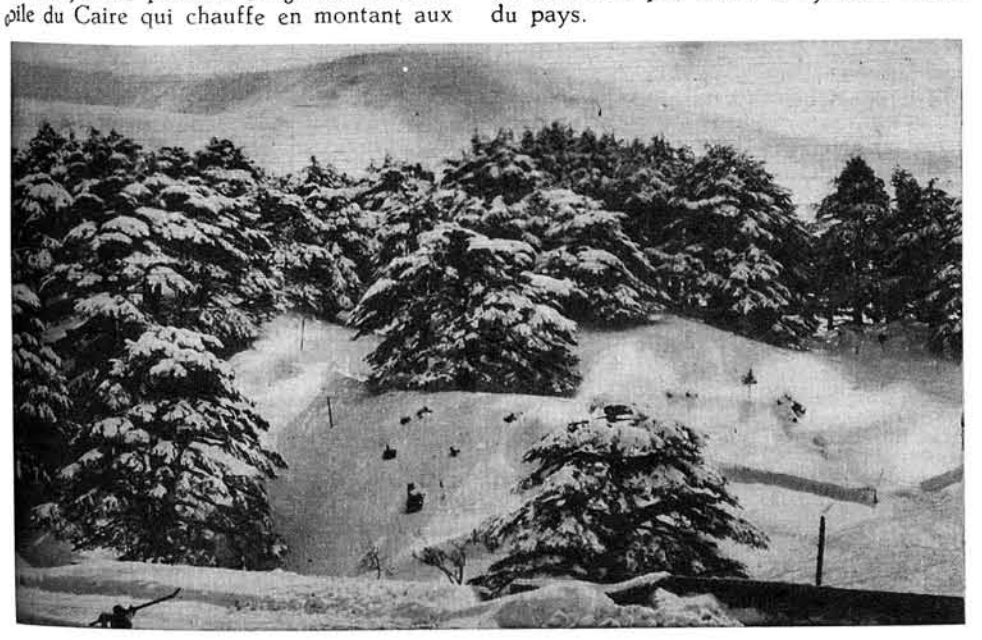
Nous traversons des hameaux, et les paysans sortent sur le pas de leurs portes. Ils sont coiffés de bonnets en pain de sucre, de tarbouches ou de l'agal et de la keffieh. Les enfants — des amours de gosses avec des joues toutes rouges — tendent vers nous des bouquets de cyclamens.

Dans l'auto, l'odeur des mandarines embaume. Il fait chaud et nous n'avons plus d'épithètes pour chanter les beautés de cette montagne. L'un après l'autre, nous glissons dans une douce torpeur.

●

Arrivés à destination, un rapide débarbouillage, un bon thé, et les gens respectables se retirent dans leurs chambres alors que les jeunes s'en vont faire connaissance avec les lieux.

Les cèdres forment un gros bouquet de très vieux arbres, aux troncs énormes, aux branchages d'un vert argenté. On est un peu déçu de ne pas les trouver plus nombreux, lorsqu'on pense que toutes les pentes du Liban en étaient jadis recouvertes. Ils n'en sont pas moins le symbole même du pays.



Les cèdres forment un gros bouquet de très vieux arbres aux troncs énormes.

Voici le cèdre de Lamartine, isolé et plus gros que les autres. C'est sous ses branchages que le poète est venu méditer.

Tout le site est du reste excessivement romantique. Au coucher du soleil, le ciel prend des teintes cuivrées qui se reflètent sur les immenses champs de neige. La vallée de la Kadisha, l'une des plus belles vallées du monde, trempe dans une vapeur bleue. On est en plein rêve, en plein poème, en plein décor. On a peine à croire que tout cela est simplement réel.

Ceux qui ont une vitalité au-dessus de la moyenne iront encore se promener ce soir, sur la neige toute bleue de clair de lune.

●

Jeanne, qui n'y entend du reste rien, est en train d'enduire ses skis « pour que ça glisse ». Elle s'est mis du cold-cream sur la figure et elle luit, comme cette belle lune de la nuit dernière. Jeanne, avant de monter aux Cèdres, a lu tout ce qu'il fallait lire sur le noble sport des cimes, et parle gravement de « fart », de « slaloms », de « peaux de phoques », de « schutz » et d'autres termes cabalistiques, réservés aux seuls initiés. C'est tout juste si elle daigne se joindre à notre école de débutants.

D'abord apprendre à mettre ses skis seul, puis à se tenir dessus. C'est facile. Essayez donc ! Jeanne est la première à perdre l'équilibre. « Ça ne fait rien, dit l'instructeur, il faut bien user sa première paire de culottes ! »

Nous regardons avec envie les « anciens » qui se découpent comme des points noirs sur les sommets blancs. Deux heures, trois heures de montée, pour quelques secondes de descente. Mais dans ces quelques secondes où l'on se sent des ailes il y a plus de joie, de plaisir de vivre qu'on ne peut en accumuler pendant des mois.

Nous rentrons rouges comme des écrevisses bouillies et affamés comme des loups.



« En une leçon, nous avons appris a bien nous tenir sur nos planches. »

En une leçon, nous avons appris à bien nous tenir sur nos planches, à tomber convenablement, sur le côté et non pas à plat sur les skis, ce qui fait particulièrement mal, et à nous relever, à nous dépêtrer plutôt des postures les plus inimaginables. Nous avons aussi appris un peu à grimper et à nous laisser glisser sur des pentes très douces.

Demain, les champs de neige seront à nous. Et déjà les plus intrépides parlent d'aller jusqu'au col d'Ainatta pour voir, de l'autre côté, la plaine de la Bekaa, la route des grandes invasions du monde.

Mais notre instructeur ne l'entend pas de cette oreille. « Technique d'abord, sûreté ensuite, grandes excursions après. »

Il nous faudra, du moins pendant encore quelques jours, nous contenter d'entendre cette espèce de bruit d'oiseau, que cet officier français, ancien instructeur des champs de ski de Mégève, fait en passant comme un bolide près de nous.

Le soir, on danse encore en pantalons et en grosses bottes ; une bonne camaraderie règne. On a, tous, des visages couleur pain bis, et les femmes mettent leur coquetterie à avoir le plus de taches de rousseur possible. Les hommes qui ont les lèvres gercées les recouvrent de blanc de zinc. Ils ont l'air de nègres pour orchestre de music-hall.

On se croirait dans une petite station de montagne en Europe. Pourtant, il y a moins de dix ans, seuls quelques Français, considérés alors comme très excentriques, se risquaient à faire du ski au Liban, et les premiers skis étaient considérés par les Libanais de la montagne comme des choses étranges dont il valait mieux se méfier. Bien entendu, le sujet des femmes en pantalons défraya pendant longtemps les veillées dans les petits villages

Maintenant notre instructeur de ski est un Libanais, et les plus ferventes skieuses sont de jeunes Libanaises.

G. S.

NANCY SE RETIRE

Présentant une interview radiophonique de Lady Astor, à l'occasion de sa retraite du Parlement britannique, le speaker de la B.B.C. déclara dimanche dernier : « Elle entra au Parlement il y a 25 ans. Son parrain était Lloyd George, alors Premier Ministre, et qu'on appelle aujourd'hui le père des Communes. On pourrait surnommer Lady Astor la mère du Parlement britannique. »



D'origine américaine, Lady Astor fut, en effet, la première femme britannique à être élue à la Chambre des Communes. Aujourd'hui, le Parlement comprend 38 députées...

Née en Virginie, Nancy Witcher Langhorne Astor est aujourd'hui âgée de 65 ans.

On ne pourrait mieux la décrire qu'en rappelant les quelques lignes que Winston Churchill lui a consacrées dans une étude sur Bernard Shaw écrite en 1936 et publiée dans son livre *The Great Contemporaries* : « Lady Astor, comme Bernard Shaw, jouit du meilleur des biens de ce monde. Elle règne sur les deux grèves de l'Atlantique, dans l'Ancien Monde et dans le Nouveau, se trouvant être à la fois le guide de la société élégante et le chef de la démocratie féminine avancée. Elle possède un cœur très chaud et une langue aussi bien affilée que bien pendue. En tant que première femme élue aux Communes, elle personnifie l'histoire à venir. Elle dénonce la passion du jeu en termes qui dépassent quelquefois la mesure, tout en restant associée au propriétaire de la plus belle écurie de courses... Elle accepte l'hospitalité et les flatteries des communistes tout en demeurant le député conservateur de Plymouth. Elle associe si bien ces contradictions que le public, fatigué de critiquer, ne peut plus que s'émerveiller.

« Il y a maintenant seize ou dix-sept ans, dirai-je en parodiant le fameux passage de Burke, que, pour la première fois, je rencontrai dans la société londonienne l'actuelle vicomtesse d'Astor et, certainement, jamais plus délicieuse vision n'a débarqué sur nos côtes qu'elle semble à peine toucher. Elle nous vint des Etats-Unis pour animer et charmer le milieu joyeux mais demeuré soumis au décorum où elle allait agir. Toutes les portes se sont ouvertes devant elle. Tous les préjugés insulaires, toutes les préventions masculines s'évanouirent dès qu'elle parut bien plus, l'entrée de la Chambre des Communes, fermée aux femmes par une tradition séculaire, toujours si difficile à franchir aux hommes d'origine étrangère, fut tout de suite largement ouverte pour la recevoir. MM. Balfour et Lloyd George furent fiers de la conduire à son fauteuil, et tout de suite elle fit son premier discours... »

Ce premier discours, elle en conserve toujours le souvenir.

— Si seulement les députés avaient vu mes genoux, déclare-t-elle, ils auraient compris ce que je ressentais à ce moment-là. Je n'ai jamais été aussi reconnaissante à la personne qui a inventé les robes longues des femmes !

■ Une de ses marottes favorites est la campagne qu'elle mène depuis vingt-cinq ans contre l'abus de la boisson. Elle est d'avis que si les gens ne parviennent pas à se contrôler eux mêmes, le gouvernement doit le faire pour eux...

— ...Aucun de nous n'est libre de faire ce qu'il veut, déclara-t-elle en plein Parlement, par un jour de chaleur. Ainsi, moi, à cette minute même, j'ai envie de plonger dans le lac du parc de Saint-James et de prendre un bain frais, et pourtant...

■ Mère de six enfants, épouse d'un mari millionnaire — le propriétaire de l'*Observer* — elle parvient aisément à concilier ses devoirs domestiques avec son activité parlementaire... Elle se lève, chaque matin, de bonne heure, lit ses journaux, fixe les détails domestiques de sa journée, prépare les plans du déjeuner et du dîner, dicte des lettres, téléphone, lance des interpellations aux Communes, assiste à des *meetings* politiques, tient tout le monde dans l'excitation de la colère ou de la bonne humeur, reçoit des Travaillistes, des Conservateurs, des Libéraux, des femmes, des prêtres, des aristocrates, des démocrates, des ploutocrates, des personnalités officielles ou de simples gens du peuple avec une égale bonne humeur ; elle jette, en passant, une épigramme incisive, puis, enfin, très tard dans la soirée, se retire pour se reposer...

■ Voici quelques-unes de ses boutades :

— Je connais tout ce qu'il faut connaître au sujet des enfants... J'en rencontre 600 chaque jour au Parlement.

— J'ai aimé et respecté mon pere... Mais il avait l'air ridicule quand je le comparais à ma mere.

— Le socialisme n'est pas la chrétienté, parce que la chrétienté n'a rien à voir avec l'économie...

■ Au reporter radiophonique qui lui demandait, dimanche dernier, la raison de sa retraite du Parlement, Lady Astor répondit simplement :

— Parce que mon mari me l'a demandé. Je ne voulais pas quitter la Chambre des Communes, mais mon mari a insisté ; et comme je suis une femme bonne et soumise, j'ai obéi !...



L'AMIRAL STARK REÇOIT LE G.B.E.

L'amiral Harold Stark, commandant des forces navales en Europe (à droite), en compagnie de S.M. le Roi George qui vient de lui décerner à titre de récompense le G.B.E., une importante décoration de l'Empire britannique.



S.E. CHOUKRI EL KOUATLY AU CAIRE

S.E. Choukri El Kouatly, président de la République syrienne, est au Caire. Le voici salué à son arrivée à Almaza par S.E. Ahmed Maher pacha, président du Conseil, et S.E. Abdel Latif Talaat pacha, grand chambellan du Roi.



DÉCORÉ PAR LE PRINCE UMBERTO

Pour le rôle important qu'il joua dans les débarquements à Salerne et Anzio, de même que pour la libération de Rome et ses récentes actions dans la ligne Gothique, le général Mark Clark est décoré par le prince Umberto.

L'EXEMPLE DE MALLARMÉ

par le professeur RENÉ ETIEMBLE

Les Goncourt rapportent dans leur *Journal* quelle malchance leur advint lors de leur premier livre. C'était du temps où les éditeurs affichaient leurs produits, et l'année même où le Prince-Président, Louis-Napoléon Bonaparte, méditait son coup d'Etat. Les événements du deux décembre coïncidèrent avec l'affichage de 1851. La débâcle des libertés fut aussi l'échec des Goncourt. Ils en parlent avec de l'amertume.

A-t-on pensé, depuis cinq ans, aux œuvres qui s'imprimaient en France durant les premiers mois de 1940 et qui, sans l'invasion, eussent été distribuées à la veille des vacances ? De ces livres, beaucoup sont nuls, comme il convient ; plusieurs, bons ; trois ou quatre, excellents. Si la tyrannie n'a pu étouffer les chants d'Emmanuel, le récit de Vercors, les essais de Paulhan, de Schlumberger, les tragédies de Sartre, la renommée naissante d'Henri Michaux et de Camus, le chaos de juin 40 fut beaucoup plus efficace : tant il est vrai que l'anarchie est plus pernicieuse encore à l'esprit que l'oppression.

L'œuvre poétique de Stéphane Mallarmé, combien sommes-nous, hors de France, à connaître ce bel ouvrage ? Imprimé en Belgique pour la maison Droz de Paris, l'essai de Madame Noulet fit son entrée en librairie quand les Nazis atteignaient la place de la Concorde. Comme les autres bons livres qui parurent à cette époque, ce *Mallarmé* disparut. Jean Cassou fut seul à pouvoir en signaler la brève apparition. Plus tard, deux ou trois pages le louèrent, dans une revue de l'exil. Et ce fut tout.

Puisqu'il n'est pas vain d'espérer que la France exportera bientôt diverses marchandises, notamment des livres et des revues, ne tardons plus à révéler ce *Mallarmé* aux lettrés du Proche-Orient.

●

Œuvre importante, à plusieurs titres. En ceci d'abord qu'elle réagit contre la biographie romancée et les abus de l'histoire littéraire. Depuis un bon demi-siècle, les soi-disant critiques limitent leur effort à collectionner des cancans sur les maîtresses de Baudelaire, les amants de George Sand, les frasques de Louise Colet ou les saouleries de Verlaine. Que de Porchés, de goujats ! Ou bien, sous l'influence de Lanson et de ses suiveurs obtus, on entasse dates sur dates, extraits de naissance sur contrats de mariage ; on explique une rime par la couleur des yeux de la grand'mère du poète, et le style de Rimbaud par les fugues prétendues de son oncle maternel. Encore devons-nous préférer ces enfantillages aux insanités de ces psychanalystes pour qui *l'Albatros* exprime, ou refoule, un complexe d'Œdipe. Que Mallarmé, homme secret et professeur discret, se prête mal aux sous-freudiens, j'y consens. Mais gare ! il ne faudrait qu'un peu de cette perversité si naturelle aux analystes pour déceler, dans le journal de modes que rédigea le professeur-poète, quelque manie fétichiste. Nous avons vu mieux, ou pis. Madame Noulet n'a de faiblesse pour aucune de ces erreurs. Persuadée qu'une biographie « scrupuleuse » de Mallarmé serait aujourd'hui nécessaire, et possible — les travaux du professeur Mondor semblent répondre à ce vœu — elle ne cache pas qu'en vain l'on accumulerait « indiscrétions et enquêtes sur la vie privée de Mallarmé » : *on n'en saurait pas plus long sur les mirages intérieurs de celui qui fit* Igitur. « Ni peut-être sur sa vie privée. »

Reconstruire la trajectoire d'un esprit dans sa fuite vers l'absolu, ce fut le dessein, et le succès, de Madame Noulet. Elle a réussi, parce qu'elle osa n'employer d'autres outils que critiques : les lettres qui éclairent la genèse de chaque poème ; les variantes qui jalonnent le progrès vers plus de poésie ; des gloses précises de grammaire ou de métrique. *Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx...* est une pièce si peu aisée d'accès qu'un poète aussi sensible que Césaire en a donné dans *Tropiques* une paraphrase erronée. S'il avait connu la lettre de Mallarmé, datée du 18 juillet 1868, et le commentaire que Madame Noulet, guidée par cette lettre, a su apposer au sonnet, il se fût sans nul doute épargné sa méprise. Les irrationaux ont beau dire, l'intelligence d'un texte ne peut qu'en accuser le charme. *A la nue accablante tu...* résiste encore mieux au lecteur attentif. Si pourtant on ajoute au commentaire perpétuel qu'en donne ici Madame Noulet, l'*Exégèse* qu'elle a publiée depuis lors dans *Lettres Françaises* (avril 1944), les beautés du poème se révèlent enfin. (L'image est plus exacte qu'il ne semble : comme il faut un révélateur pour faire apparaître, sur la gélatine d'un film, les images invisibles qu'y dissimula le soleil, c'est l'intelligence, elle seule, qui met à jour les nuances, les intentions et les chances que l'auteur a cachées sous des figures de langage.) Après tant de bavards qui nous ont lassés de déraisons, de « complexes » et de paranoia, Madame Noulet n'a qu'à publier cet admirable essai : il devient évident que l'intelligence ne sert pas moins à comprendre qu'à composer le Mallarmé.



Stéphane Mallarmé, dessin par Whistler.

●

Il est d'autres motifs qui nous font souhaiter à ce livre les lecteurs qu'il mérite : outre une leçon de Madame Noulet, il donne à temps une leçon de Mallarmé. Singulièrement inopportune d'être à ce point opportune Quand l'esprit partisan brouille tous les esprits, quand un Ilya Ehrenbourg peut écrire, ou doit écrire, que nous sommes ridicules d'estimer la poétique de Mallarmé autant et plus qu'un cri de haine à l'égard des envahisseurs, l'esprit court péril de mort. Nous n'avons jamais prétendu que Mallarmé dût tenir lieu de haine ; *Le Crève-Cœur* est aujourd'hui plus utile au moral qu'*Un coup de dés...* Nous disons seulement, et répétons, que Mallarmé survivra au *Crève-Cœur*, en tant que poésie, encore qu'il lui soit inférieur en tant que propagande. Je déplore, quant à moi, le parti qu'a pris et gardé à Washington le poète St. John Perse. Mais qu'on ne me demande pas d'aimer moins ses *Pluies* ou ses *Neiges* ! Il fallait fusiller Brasillach. A quoi bon lui refuser le talent qu'il a galvaudé ? Et Montherlant ? nierez-vous qu'il a mis à trahir la France dans son *Solstice d'Eté* le même génie qui, dans *L'Equinoxe de Septembre*, la servait si gaillardement ? On nous dit des poèmes de la résistance que c'est impiété d'en soupeser la langue et la technique, que leur valeur est celle du cri. Qui ne voit que c'est insulter résistance et poésie ? Nous remarquerons aussi que ce zèle patriotique est aujourd'hui le propre de ceux qui, naguère, n'avaient point d'injure assez bonne pour les patries ; enfin, que Maïakovski s'est suicidé, après Essénine, avant d'autres, et que le poète a d'autres nerfs, le plus souvent, qu'un historiographe officiel. Quand Luc Decaunes, de son camp barbelé, envoie ces quelques vers :

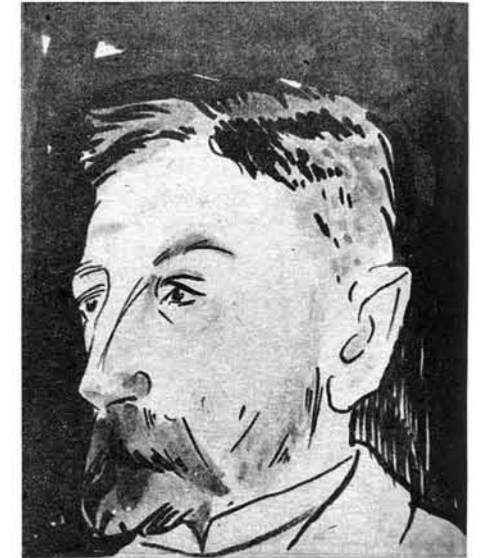
Le matin brûle dans tes robes
D'espérance et sous l'arc brûlant
De tes jambes ô triomphale
Je ne vois plus passer le temps,

j'ai grand peur qu'il n'ait point chanté sa haine. Son amour, plutôt. Le dirons-nous moins valeureux que Lucien Gallois, par exemple :

Un Laval, un Pétain, un Bonnard, un Brinon
Ceux qui savent trahir et ceux qui font ripaille,
Ceux qui sont destinés aux justes représailles
Et cela ne fait pas un grand nombre de noms.

Voilà de la haine ; de la bonne haine, bien orientée ; voilà aussi de la piètre poésie.

A l'heure où tous les poètes se casquent, et veulent chanter pour tous, il est sain de relire les pages que Mallarmé divulguait dans *L'Artiste*, le 15 septembre 1862 : *Hérésies artistiques : l'art pour tous.* « Il faudrait qu'on se crût un homme complet sans avoir lu un vers d'Hugo. » Alors la poésie n'aurait plus le désagrément « d'entendre à ses pieds les abois d'une meute d'êtres qui, parce qu'ils sont savants, intelligents, se croient en droit de l'estimer, quand ce n'est pas de la régenter ». Bref : « l'homme peut être démocrate, l'artiste se dédouble et doit rester aristocrate. L'heure qui sonne est sérieuse : l'éducation se fait dans le peuple, de grandes doctrines vont se répandre. Faites que, s'il est une vulgarisation, ce soit celle du bien, non celle de l'art... » Libre à ceux qui, selon la commande, exaltent Gide ou l'insultent, d'accuser ici Mallarmé de je ne sais quelle complicité avec les deux cents familles. Les *Cahiers de Libération*, qui ont peut-être autant qu'Ehrenbourg le droit de parler pour la résistance française, savent dissocier, de leur jugement politique, l'appréciation littéraire : tout en réservant leur opinion et celle de l'histoire sur le rôle de M. Léger au ministère des Affaires Etrangères, ils louent *Exil* pour un langage « dont le nombre, la force et la majesté ont rarement été égalés ». (1) Les poèmes de St. John Perse sont tirés à 300 exemplaires, mais nos maquisards y ont reconnu « la continuité du lyrisme français ». Tant pis pour le « réalisme socialiste », si cher aux malheureux qui n'ont jamais donné cinq minutes à la beauté.



Mallarmé, d'après Paul Gauguin.

La guerre, la Gestapo ont rendu l'homme à l'humain. Or la condition de l'homme est telle qu'il lui faut, pour s'accomplir pleinement, des *Châtiments* et des *Exil* des *Crève-Cœur* et des *Jour de Colère* Mallarmé en même temps que Déroulède Qui sait si les poètes les plus ardus, les poètes solitaires : Holderlin, T.S. Eliot, Rilke ou Mallarmé, n'ont pas fait plus pour l'ordre des cités que tous les Bérangers et tous les yeux d'Elsa ? Ils s'acquittent avec soin du métier qu'ils ont choisi. Que ce métier tel qu'ils l'exercent, n'ait pour l'Etat pas plus de valeur que celui de joueur de quilles, un prince avisé ne s'en plaindrait jamais ; il importe à la Cité que chacun s'y donne à son office : le laboureur, au labour ; Ehrenbourg, à la propagande ; Mallarmé, à la poésie.

ETIEMBLE

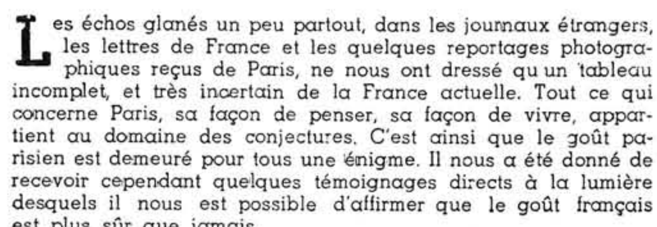
---

(1) *On sait que St. John Perse est le pseudonyme de M. Alexis Léger, successeur de M. Berthelot au Secrétariat général des Affaires Etrangères.*

Je reviens de Paris

S.A.R. la Princesse Pierre de Grèce, portrait par Lew Arthur Rebitschek.

Voici le goût français d'aujourd'hui défini par S.A.R. la Princesse Pierre de Grèce, rentrée de Paris avec quelques robes qui sont « le sourire des couturières » de la capitale de la mode.



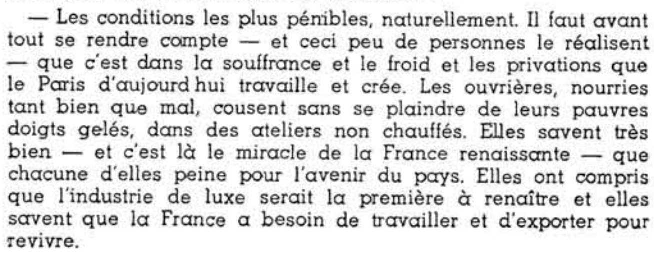
Les échos glanés un peu partout, dans les journaux étrangers, les lettres de France et les quelques reportages photographiques reçus de Paris, ne nous ont dressé qu'un tableau incomplet, et très incertain de la France actuelle. Tout ce qui concerne Paris, sa façon de penser, sa façon de vivre, appartient au domaine des conjectures. C'est ainsi que le goût parisien est demeuré pour tous une énigme. Il nous a été donné de recevoir cependant quelques témoignages directs à la lumière desquels il nous est possible d'affirmer que le goût français est plus sûr que jamais.

S.A.R. la Princesse Pierre de Grèce arrivée de Paris récemment avec quelques robes, a bien voulu nous recevoir chez elle et nous montrer ses achats.

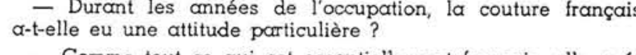
On nous introduisit dans un petit salon discret. Des robes somptueuses nous avaient déjà précédés et se prélassaient sur des fauteuils en souriant de toutes leurs paillettes, leurs franges, leurs fleurs et leurs cloutés dorés. Son Altesse ne tarda pas à venir nous y rejoindre.

— J'ai longtemps hésité avant de commander des robes à Paris, nous dit-elle. Il me semblait futile de revenir en Egypte avec des robes dernier cri, quand la Russie et la Grèce vivaient des moments si tragiques. Mais quelques jours passés en France m'ont fait changer d'avis. J'ai compris que de parler en Egypte de la mode française et d'en rapporter quelques échantillons était remplir une dette de gratitude envers l'ouvrière française qui, avant la guerre, pendant de longues années, nous avait si merveilleusement parées.

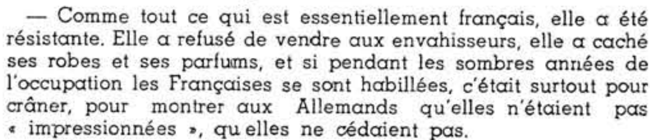
— Dans quelles conditions le travail se présente-t-il actuellement pour les couturiers et les ouvrières ?



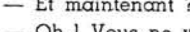
— Les conditions les plus pénibles, naturellement. Il faut avant tout se rendre compte — et ceci peu de personnes le réalisent — que c'est dans la souffrance et le froid et les privations que le Paris d'aujourd'hui travaille et crée. Les ouvrières, nourries tant bien que mal, cousent sans se plaindre de leurs pauvres doigts gelés, dans des ateliers non chauffés. Elles savent très bien — et c'est là le miracle de la France renaissante — que chacune d'elles peine pour l'avenir du pays. Elles ont compris que l'industrie de luxe serait la première à renaître et elles savent que la France a besoin de travailler et d'exporter pour revivre.



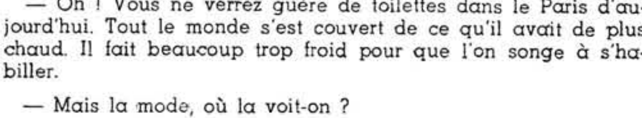
— Durant les années de l'occupation, la couture française a-t-elle eu une attitude particulière ?



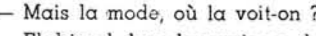
— Comme tout ce qui est essentiellement français, elle a été résistante. Elle a refusé de vendre aux envahisseurs, elle a caché ses robes et ses parfums, et si pendant les sombres années de l'occupation les Françaises se sont habillées, c'était surtout pour crâner, pour montrer aux Allemands qu'elles n'étaient pas « impressionnées », qu'elles ne cédaient pas.



— Et maintenant ?



— Oh ! Vous ne verrez guère de toilettes dans le Paris d'aujourd'hui. Tout le monde s'est couvert de ce qu'il avait de plus chaud. Il fait beaucoup trop froid pour que l'on songe à s'habiller.



— Mais la mode, où la voit-on ?

— Eh bien ! dans les maisons de couture. C'est là que le spectacle devient éblouissant. Jamais la mode n'a été aussi belle, aussi sûre d'elle-même : le manque de matériel ne permet plus d'essais. Dans un modèle, tout doit être au point, tout doit être parfait.

— Et les tissus, d'où proviennent-ils ?

— Des stocks cachés sous l'occupation, qui s'épuisent lentement. Vous voyez de grosses soies, de belles laines, des mousselines, du satin, du velours. Tout cela a été soustrait aux Allemands.

— On a prétendu que le goût français s'alourdissait, se compliquait.

— Cela n'est pas exact. Les robes sont très travaillées, mais non pas compliquées. Vous verrez beaucoup de broderies, du cloutage, des paillettes, mais la ligne est plus élégante, plus féminine que jamais : la taille très accentuée, les épaules bien rembourrées. Quant aux couleurs, elles sont sobres.

— Puisque les Françaises ne s'habillent pas, les collections sont donc faites, en grande partie, pour l'étranger ?

— Précisément, et c'est pour cela que je suis revenue sur ma première décision, comme je vous l'avais dit tout à l'heure. Pour moi, ces robes sont le sourire des ouvrières de Paris. Un sourire bien triste, mais un sourire lourd d'espoir. Elles voudraient que ces robes vous plaisent en Egypte, et que vos commandes leur apportent à nouveau du bien-être, et leur permettent, à elles aussi, de mieux se chauffer et de mieux se nourrir.

I. Z.

Encore une robe de Balenciaga, en lourd broché blanc, garnie dans le bas d'un large volant brodé de paillettes et de strass. Le col large est également brodé.

La robe du soir est très richement ornée, cette année. Voici, par exemple, une robe de Balenciaga en satin rose, brodée de jais, dont la coupe est très simple.



Les franges sont très en vogue à Paris. Témoin ce modèle de Jean Patou en soie noire, agrémenté de broderies et d'une large frange.

Ce tailleur de Jean Desses en grosse soie, blanche est agrémenté de galons dorés, à frange. Dans la jupe, il y a des plis creux tout autour.



Cette auréole en velours noir a été dessinée par Paulette.



Voici un tailleur de Balenciaga, très sobre. La taille est particulièrement accentuée, les poches font ressortir les hanches très légèrement.



Les cloutés dorés connaissent aussi leur vogue, cette année. Maggy Rouff en a orné tout le corsage de cette robe grenat à boutons dorés.

LA BATAILLE D'ALLEMAGNE

Que se passera-t-il en Allemagne, maintenant que les forces des Nations Unies ont envahi son territoire ? La mobilisation totale des civils ne pourra empêcher des soulèvements causés par la famine, la panique, et les millions de vengeurs que sont les ouvriers « importés ».

DEUX ROUTES POUR BERLIN

L'effondrement d'un des deux fronts allemands n'amènera pas, de l'avis des commentateurs militaires alliés, la capitulation du régime nazi. Une défaite complète de l'ennemi ne peut être obtenue que par la jonction des armées alliées de l'ouest et de l'Armée Rouge avançant de l'est.

Or, il n'y a que deux routes d'invasion qui conduisent au cœur du territoire allemand : le « rouleau compresseur » soviétique s'est déjà engagé sur la première qui joint la Pologne sud-occidentale aux plaines de l'Allemagne du Nord que défend mal la barrière fluviale de l'Oder. L'autre route atteint ces mêmes plaines par la Hollande, et c'est l'objectif de la nouvelle offensive de Montgomery dans la région de Nimègue.

Une carte en relief, ou indiquant les accidents du sol, montre clairement les obstacles géographiques qui entravent toute tentative d'envahir l'Allemagne par n'importe quelle autre route. La plaine septentrionale, champ de bataille classique, est propice à la guerre de mouvement ; partout ailleurs, des monts rocailleux et des forêts touffues, dont la Forêt-Noire bien connue, défendent tout le sud de l'Allemagne : de Bonn, dans l'ouest, à Dresde, à l'est, et jusqu'au Hanovre, au centre.

Aussi ne faut-il pas s'attendre à une grande offensive en Alsace où seule la barrière du Rhin semble séparer les Alliés des régions industrielles, et partant vitales, du Reich. Les commentateurs militaires les plus avertis ne pensent pas que si ce fleuve important était traversé entre Strasbourg et Aix-la-Chapelle, la guerre se terminerait automatiquement.

Ces observateurs affirment que, pour être décisive, la dernière attaque alliée doit jumeler ses efforts avec ceux de l'Armée Rouge avançant de l'est, et prendre le plus court chemin conduisant au cœur de l'Allemagne. Au cas contraire, les batailles livrées sur le front occidental seraient longues et coûteuses, permettant à l'ennemi de tirer parti de ses défenses naturelles et de faire usage de ses armements meurtriers.

C'est pourquoi il semble bien que ce soit surtout la pression exercée par les Anglo-Américains en Hollande qui déclenchera l'assaut final destiné à faire la liaison avec l'armée soviétique. L'envergure de cette opération suscite déjà de l'inquiétude chez les Allemands qui combattent avec acharnement pour la défense des digues sur la Roer. Cette zone difficile franchie, les forces motorisées alliées pourraient manœuvrer facilement et rapidement dans la plaine septentrionale de l'Allemagne, et pointer, de là, sur Berlin.

LE CHEVAL DE TROIE

C'est Ilya Ehrenbourg, l'écrivain soviétique le mieux informé, qui a rappelé quelles jeunes forces se trouvaient au cœur de l'Allemagne, prêtes à agir le moment venu. Il s'agit des jeunes gens que Hitler a *importés*, et qui s'avèrent aujourd'hui fort embarrassants. Ce ne sont pas des diplomates, ni des académiciens, constituant la cour de Pétain ou des chefs fascistes roumains, bulgares ou hongrois réfugiés en Allemagne. Ces « jeunes forces de l'Europe de demain » sont les ouvriers métallurgiques de Saint-Etienne, des mécanos de Bohême, des ruraux de Kiev, des mineurs de Pologne, des paysans de Serbie, des jeunes filles de l'Ukraine. Ils représentent l'Europe douloureuse.

Combien sont-ils ? D'après la presse neutre, le nombre de ces ouvriers-esclaves s'élèverait à 10.000.000. Et cela, malgré leur cimetière qui a été aménagé près de chaque ville. Ces cimetières n'ont pas de pierres tombales, pas de noms, pas de fleurs. Qui repose là ? Un étudiant de Paris, une jeune fille de Kursk, un Tchèque, un Hollandais ? La même inscription pourrait servir à tous ceux qui ont été ensevelis dans la terre anonyme : « Ci-gît une victime inconnue des brutalités nazies ».

Ils sont dix millions d'hommes et de femmes qui parlent des langues différentes, mais qui ont appris la langue commune de la haine. Ils attendent leur jour. Ils sont dix millions d'amis dans les arrières de l'ennemi.

Quand les Anglo-Américains débarquèrent en France, ils trouvèrent des amis : le maquis français. Quand l'Armée Rouge pénétra en Yougoslavie, elle trouva des amis : les partisans de Tito. En envahissant l'Allemagne, les troupes des Nations Unies trouveront également des amis : non pas des Allemands repentants, mais dix millions de vengeurs.

FAMINE ET PANIQUE

C'est le « Schwarze Korps », organe officiel de S.S., qui a, le premier, exprimé ouvertement de l'inquiétude au sujet de la situation actuelle en Allemagne : « Si les évacués de l'ouest se joignent aux évacués de l'est, nous nous trouverons face à un problème d'espace qui ne peut plus être résolu facilement. De nouvelles mesures doivent être appliquées quant à l'évaluation du possible et de l'impossible, et de ce qui peut et ne peut pas être demandé. »

Le fait est que l'affluence des réfugiés de Poméranie et de Silésie vers la capitale allemande a aggravé le problème des transports, du logement et des vivres. Le gouvernement a dû promulguer un décret par radio, demandant aux paysans la consignation immédiate de leurs réserves d'orge et de seigle « même si le bétail doit mourir de faim par suite de cette consignation ». C'est que la pénurie de vivres est la cause principale des soulèvements de la population dans n'importe quel pays.

Pour parer à des manifestations éventuelles et à des pillages, il est possible que l'état de siège soit proclamé non seulement à Berlin, mais dans tout le pays. Par ailleurs, les bombardements massifs et continus des villes allemandes par l'aviation alliée a contraint les civils, dont les maisons ont été détruites, à s'établir à grand'peine dans les abris anti-aériens, quand les évacués des régions envahies n'y avaient pas déjà élu domicile. Enfin, les installations ferroviaires et les routes fortement endommagées ne peuvent suffire au ravitaillement.

C'est dans ces conditions de désordre que l'Allemagne affronte la dernière phase de la guerre.

Tandis que sur les deux fronts de jour en jour ébréchés, les combattants allemands semblent encore se comporter selon les traditions militaires inflexibles de leur pays, que feront les civils qui assistent à la banqueroute du régime fondé pour durer « mille ans » ?

Le manque des vivres, par suite du manque des transports, pourrait pousser la population excédée à tenter de prendre de force le pouvoir ou à se retourner, tout au moins, contre les responsables de la situation. Ces désordres intérieurs ne pourront que démoraliser les troupes épuisées sur le front. Et ce sera la capitulation.

LA VOLKSSTURM, ARMEE DU PEUPLE

Le régime nazi, prévoyant le pire, vient de prendre des mesures qui pourront retarder la fin des hostilités. Le parti comprend déjà dans sa structure des groupes destinés à contrôler sévèrement le pays : en plus des S.S. et des S.A. qui ont fait leurs preuves, il y a les H.J., la Jeunesse Hitlérienne, les N.S., associations d'étudiants, et les organisations féminines. Celles-ci comptent des adhérentes nombreuses et bruyantes, fidèles jusqu'au fanatisme à Hitler.

Mais voici que la mobilisation totale a été décrétée ; elle encadrera dans la Volkssturm tous les civils n'ayant pas encore ou ayant dépassé l'âge militaire.

Que les temps sont changés ! Quand, au cours de l'été 1940, la Grande-Bretagne, menacée d'une invasion, vécut des jours d'angoisse, toute sa population s'offrit à la défense du territoire.

Cette sorte d'armée improvisée a été imitée un peu partout, mais surtout, en Yougoslavie, par Tito qui sut rallier de nombreux partisans pour harceler l'envahisseur, et en France, par le maquis qui a joué le rôle que l'on sait dans la libération du pays. C'est ce que les Chinois, passés maîtres dans cette tactique, appellent « grandes attaques de petites armées ».

Mais qui eût dit que le plus grand Reich, aux armées si puissantes qu'elles passaient pour être invincibles, en serait un jour réduit à devoir recourir, lui aussi, à cette extrémité ?

C'est pourtant bien son tour qui est arrivé.

La Volkssturm — l'armée du peuple — vient d'être appelée aux armes. Les dirigeants nazis espèrent bien mobiliser de cette façon quatre millions d'hommes.

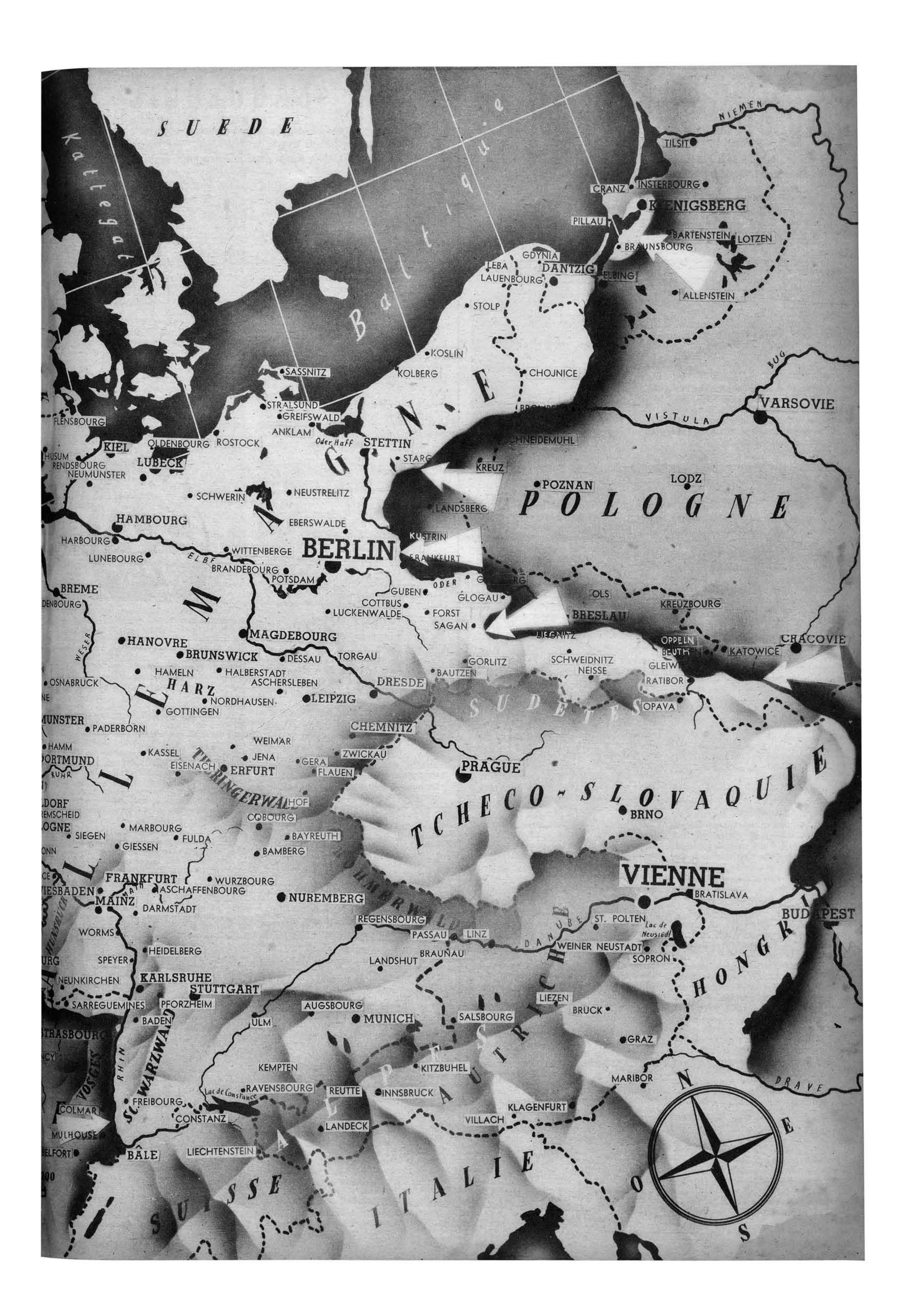
Actuellement, le recrutement se fait suivant des moyens draconiens. Les chefs locaux du parti nazi arrivent dans les maisons pour désigner ceux devant être mobilisés. Aucune limite d'âge n'est observée : les gens de 14 à 70 ans sont incorporés. Aucune excuse n'est admise. La meilleure preuve en est fournie par le dernier discours de Hitler où il a déclaré : « Je veux que tout Allemand accepte n'importe quel sacrifice qui lui est demandé. Tout homme doit faire le don de sa vie et de son corps. Les malades et les infirmes doivent travailler jusqu'au bout de leurs forces. » Aussi un recruteur s'est-il empressé de dire à son tour dans une ville rhénane : « Il n'est plus question d'être malade ; seule la mort peut libérer de la Volkssturm », en ajoutant encore ceci : « Il y a de la place dans les prisons pour ceux qui ne comprennent pas ».

Les hommes recrutés sont emmenés dans des bataillons commadés par des S.S. Ils sont pourvus de vieilles carabines, de revolvers et de grenades à main. Les exercices d'entraînement ont lieu dans les cours des écoles, dans les casernes ou simplement dans des endroits éloignés des centres d'habitation.

Si le recours à la Volkssturm est un signe de la situation précaire de l'Allemagne, il ne faut cependant pas déprécier la valeur de cette organisation. Ces civils âgés ou malades, s'ils sont fatigués de la guerre-éclair qui dure depuis six ans, craignent, néanmoins, le pire. Himmler leur a servi ce slogan : « La victoire ou la Sibérie ! » Et tout comme la Home-Guard était prête à combattre il y a cinq ans, la Volkssturm se défendra avec acharnement. A moins qu'elle ne comprenne que les Nations Unies ne veulent pas l'extermination de la race allemande, mais seulement une paix juste et humaine, et un châtiment qui n'atteindra que les coupables.

En ce cas-là, il est fort possible que la Volkssturm se retourne contre ses propres chefs et facilite la besogne des Alliés



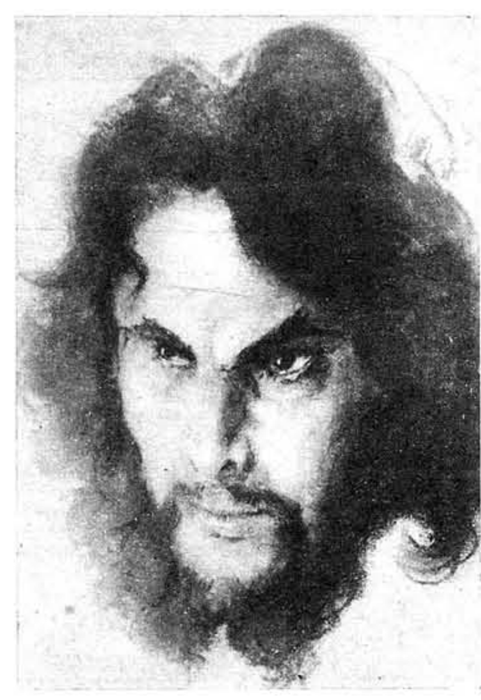

SUEDE
Kattegat
Baltique
TILSIT
NIEMEN
CRANZ
INSTERBOURG
KŒNIGSBERG
PILLAU
BARTENSTEIN
LOTZEN
BRAUNSBOURG
GDYNIA
LEBA
DANTZIG
LAUENBOURG
ELBING
ALLENSTEIN
STOLP
KOSLIN
KOLBERG
CHOJNICE
SASSNITZ
STRALSUND
GREIFSWALD
ANKLAM
Oder Haff
STETTIN
FLENSBOURG
KIEL
OLDENBOURG
ROSTOCK
HUSUM
RENDSBOURG
NEUMUNSTER
LUBECK
SCHWERIN
NEUSTRELITZ
STARG
KREUZ
SCHNEIDEMUHL
VARSOVIE
BUG
VISTULA
POZNAN
LODZ
POLOGNE
LANDSBERG
HAMBOURG
EBERSWALDE
HARBOURG
WITTENBERGE
BERLIN
KUSTRIN
FRANKFURT
LUNEBOURG
ELBE
BRANDEBOURG
POTSDAM
BREME
GUBEN
ODER
GLOGAU
OLS
KREUZBOURG
COTTBUS
LUCKENWALDE
FORST
SAGAN
BRESLAU
LIEGNITZ
HANOVRE
MAGDEBOURG
OPPELN
BEUTH
KATOWICE
CRACOVIE
BRUNSWICK
DESSAU
TORGAU
WESER
HAMELN
HALBERSTADT
ASCHERSLEBEN
GORLITZ
SCHWEIDNITZ
NEISSE
GLEIWI
RATIBOR
OSNABRUCK
HARZ
NORDHAUSEN
LEIPZIG
DRESDE
BAUTZEN
SUDETES
OPAVA
GOTTINGEN
MUNSTER
PADERBORN
CHEMNITZ
HAMM
WEIMAR
KASSEL
JENA
ZWICKAU
GERA
EISENACH
ERFURT
PLAUEN
PRAGUE
RUHR
THURINGERWALD
HOF
TCHECO-SLOVAQUIE
COBOURG
BRNO
MARBOURG
SIEGEN
FULDA
BAYREUTH
GIESSEN
BAMBERG
VIENNE
FRANKFURT
WURZBOURG
ASCHAFFENBOURG
MAINZ
NUREMBERG
DARMSTADT
BRATISLAVA
BUDAPEST
REGENSBOURG
ST. POLTEN
Lac de Neusiedl
WORMS
PASSAU
LINZ
DANUBE
HEIDELBERG
BRAUNAU
WEINER NEUSTADT
SOPRON
SPEYER
LANDSHUT
NEUNKIRCHEN
KARLSRUHE
STUTTGART
HONGRIE
SARREGUEMINES
PFORZHEIM
LIEZEN
AUGSBOURG
BRUCK
BADEN
MUNICH
SALSBOURG
STRASBOURG
ULM
AUTRICHE
GRAZ
VOSGES
RHIN
KEMPTEN
ALPES
KITZBUHEL
MARIBOR
DRAVE
SCHWARZWALD
RAVENSBOURG
REUTTE
INNSBRUCK
COLMAR
FREIBOURG
Lac de Constance
CONSTANZ
KLAGENFURT
VILLACH
MULHOUSE
LANDECK
BELFORT
BALE
LIECHTENSTEIN
SUISSE
ITALIE
N
E
O
S

Propos sur la peinture moderne

REVOLUTION DES MEDIOCRES

Voilà vingt ans qu'Abel Pann, peintre biblique, travaille avec ferveur à l'écart des écoles excentriques d'aujourd'hui. Par le texte inédit et plein de verve que voici, il réaffirme sa position artistique.

Un collègue-ami — c'est un composé rare — m'a dit après avoir lu ces quelques lignes : « Je ne vous conseille pas de les publier ; vous n'en améliorerez pas le monde, et vous vous créerez des ennemis. » Je cours le risque. Pour une fois, je veux exprimer, moi aussi, une opinion sur l'art et sur ceux qui se sont accaparés du monopole de juger la peinture.



« Tête de prophète », par Abel Pann.

●

Depuis plus de quarante ans, les écoles d'art déversent sur le pavé des armées de jeunes gens qui, par malentendu, se sont choisi la peinture comme but de leur vie.

Or, on peut connaître à fond une langue et sa grammaire, goûter même les charmes de la poésie, et être incapable d'écrire des vers. C'est ainsi qu'il ne suffit pas de savoir dessiner ; il faut, en plus, savoir s'exprimer. C'est alors que commencent les difficultés.

Prenant exemple sur les rénovateurs de l'art qui ont su réagir contre l'académisme rigide et guindé de leur époque, et créer de nouvelles conceptions de la beauté, ces jeunes impatients se sont dit : « Nous allons découvrir notre façon de voir, nous aussi ; ce qui nous donnera notoriété et aisance. »

Ils s'écartèrent résolument de la tradition. Et comme il est difficile de créer des aspects nouveaux du vrai et du beau, ils passèrent outre en s'avisant d'un expédient : la laideur et l'absurdité se substitueraient à la beauté et la pensée ! « Plus c'est laid », affirmèrent-ils avec le sérieux qu'il convient, « plus c'est beau ! »

Les décadents d'abord, les cubistes ensuite, et puis toutes sortes d'écoles aux noms étranges, préconisant des déformations de plus en plus grotesques, firent une offensive puissante contre tout le patrimoine artistique de leurs prédécesseurs. Ils s'ingéniaient à faire passer pour profondes leurs œuvres incompréhensibles, obscures, puériles.

Et c'est dans les cafés des grandes métropoles européennes que le sort de l'Art Mondial fut décidé. Là s'ourdirent l'insurrection des médiocres et l'internationale des incapables dont le drapeau portait l'inscription agressive : « A bas les anciens ! Brûlons les musées ! »

Le public est bon enfant. Quand des absurdités sont mille fois répétées, il finit par admettre qu'il y a « quelque chose là-dedans ». Le mensonge n'est mensonge que s'il se dissimule ; dès qu'on le clame du haut des toits, il prend une allure plausible, devient même, au bout de quelque temps, une vérité irréfutable. Témoin la propagande politique.

L'autre guerre avait produit un nombre considérable de nouveaux-riches qui, naturellement snobs, s'avérèrent tout indiqués pour leur exploitation par les jeunes iconoclastes de l'art traditionnel et pourvoyeurs de beauté nouvelle. Des marchands de tableaux, malins et avisés, s'apercevant que l'atmosphère était propice et que la récolte pouvait être abondante, décidèrent de tirer parti de cet état de choses « jusqu'à la gauche ». Ils firent un choix parmi ces garçons de la brosse ; ils achetèrent leur production pour une période de trois ou cinq ans, et les « lancèrent » à cor et à cri. Dans les vitrines des plus célèbres galeries d'art des grandes capitales du monde entier, on put voir ces chefs-d'œuvre imposés.

Toutefois, le cubisme n'eut pas le succès escompté. Ses brillantes théories ne purent convaincre le public ébaubi. Les roues carrées, les nez en triangles, les torses en cubes rebutaient les amateurs les plus complaisants. Alors le cubisme fit place au saucisme : les bras, les doigts, les jambes étaient figurés en saucisses. Le public fut encore moins convaincu. Ce fut au tour du futurisme d'enseigner la véritable beauté de la forme humaine et des objets : le nez se trouva isolé dans le vide ; l'œil — agrandi à la manière des fresques pharaoniques — fut placé sur le ventre situé, lui, devant une maison croulante. Il est à noter que ces figurations pessimistes des vanités de la vie furent adoptées d'emblée par un nombre considérable d'artistes qui possédaient beaucoup d'optimisme en affaires.

Puis vinrent en vedette les néo-primitifs qui avaient décidé de peindre à la façon des nègres de l'Afrique Centrale. Mais les nègres sont plus artistes que leurs disciples blancs, car ils sont d'abord sincères dans leurs créations spontanées.

Qui ne connaît ce sujet-cliché inventé par tant de peintres : une fenêtre ouverte « sur un printemps » ; un pot de fleurs contenant une plante desséchée qui vous fend le cœur ; une guitare vaguement esquissée et quelques autres objets qu'on ne saurait définir. Des milliers d'artistes ont été inspirés par cette nature-morte si touchante ! L'indigence de leur esprit les mena tout droit à l'abstractisme. Pour faire partie de cette profonde école, il suffisait de peindre mal des spirales et des figures géométriques affublées d'un titre. Ce titre avait une importance énorme : un titre équivoque, imprécis, qui put être interprété *ad libitum*.

Le tapage habilement mené autour de ces différents arts nouveaux a suscité, après l'autre guerre, un nombre inattendu de collectionneurs et de spéculateurs qui se sont accaparés de la production artistique, l'ont stockée en attendant le bon moment pour réaliser les gros bénéfices escomptés.

Hélas ! Alarmés par les théories ineptes des artistes de l'U.R.S.S., les commissaires de cet Etat se sont réunis, voici quelques années, au Kremlin, pour prendre des mesures énergiques contre ce fléau. Les dits commissaires adoptèrent une résolution très courte, mais bien expressive : « Chasser cette canaille ; apprendre à dessiner ! »

Dans les autres pays, ce fut la crise de 1929 qui fit crouler la tour de Babel en carton-pâte : collectionneurs et spéculateurs tentèrent vainement de « réaliser » leur placement en peintures ; ils se heurtèrent à la réalité amère...

Depuis, l'art excentrique se meurt en Europe, et la jeune génération de peintres s'est mise à réapprendre sagement à dessiner selon le vrai et le beau.

ABEL PANN

Pour notre

CONCOURS-REFERENDUM

voir le bulletin en page 12

LA «SACOLOGIE»

Science mystérieuse et essentiellement féminine, elle permet de tirer de curieuses conclusions d'après la façon dont une femme tient son sac à main, écrit Anita Daniel dans le « New York Times Magazine ».

Privée de son sac à main, une femme se sent aussi perdue qu'un aveugle déambulant sans canne à travers le désert de Gobi. Non seulement elle a besoin d'un sac comme elle a besoin d'air, mais encore faut-il que l'indispensable accessoire réponde à des conditions bien déterminées de dimensions minima. Si elle ne peut pas en avoir un en cuir (les temps sont durs), peu importe : tissus divers, fourrure, ou même matières plastiques feront l'affaire. Le sac à main est la base portative de ses ravitaillements, le dépôt de l'équipement essentiel pour parer à toute nécessité, prévue ou imprévue. Les nuances infinies de cette nécessité forment une gamme dont l'étendue dépasse de loin le champ restreint de l'imagination d'un homme.

Le sac à main d'une femme est un réceptacle mystérieux. Il enferme dans ses flancs tous les menus objets qui composent la personnalité de sa propriétaire. Mais c'est aussi la prosaïque réponse à bien des concepts poétiques.

Le magicien n'aime pas expliquer ses trucs. De même, un sac à main fermé est entouré d'un halo d'inviolabilité. La femme la plus douce se raidit lorsqu'elle s'aperçoit qu'un regard sacrilège fouille, ne serait-ce qu'un instant, la profondeur de son sac. Un homme possédant un minimum d'éducation doit braquer ses yeux sur le plafond toutes les fois qu'une femme ouvre son sac à main en sa présence.

Le sac à main moyen de la femme moyenne contient un certain nombre d'objets fondamentaux, en sus de quelques inutilités qui donnent la touche individuelle. Ce sont ces inutilités qui gonflent le sac à main. Il est de règle qu'au moment où une femme ouvre son sac, l'un des objets, las d'un séjour plus ou moins prolongé dans cette prison ambulante, saute par-dessus bord et tombe par terre.



Voici ce que l'on peut trouver ordinairement dans un sac à main :

Un autre petit sac contenant du fard.
Des étuis de rouge à lèvres de rechange.
Quelques mouchoirs.
1 poudrier (qui ne ferme pas).
1 mouchoir (ne pas confondre avec les précédents).
2 ou 3 mouchoirs chiffonnés.
1 paquet de lettres.
La note de la blanchisseuse.
3 tickets de la teinturerie.
1 paire de bas à remailler.
1 carnet d'adresses.
1 paquet de cigarettes.
2 briquets (un qui ne fonctionne pas).
Plusieurs cartons-réclames (d'un fourreur, d'un magasin de confections pour enfants, d'un coiffeur, etc.).
2 morceaux de papier sur lesquels sont inscrits des numéros de téléphone.
1 filet à cheveux.
1 petite bouteille de parfum.
1 stylo.
2 crayons.
Plusieurs échantillons de tissus.
1 porte-monnaie.
1 trousseau de clés.
1 petit éléphant la trompe en l'air.

Tout sac à main est un dépôt d'objets perdus qui se retrouvent tout seuls. C'est étrange, mais les objets y disparaissent comme par magie. Ils émergent finalement à la surface après trois ou quatre inventaires marqués par un énergique malaxage de tout le contenu.

Il n'est pas un receveur de tramway ou d'autobus qui ne soit résigné avec fatalisme à attendre que la dame ait trouvé la pièce de monnaie dans les profondeurs obscures de son sac. Et tous les hommes assistent au drame qui reprend interminablement à deux minutes d'intervalle : « Ciel ! j'ai perdu ma montre ! » (ou mon porte-monnaie, ou mes clés, ou une lettre importante, etc., etc.)

Ordinairement, tout finit par s'arranger.

Rien ne donne plus de satisfaction à l'homme que cette petite expérience. Le mythe de la supériorité des hommes est bâti sur le fait qu'aucun représentant du sexe fort ne porte un sac à main. L'homme maintient la femme dans un état permanent d'infériorité en lui achetant de beaux sacs. Quel est le cœur féminin qui ne fond pas devant un sac tentateur en crocodile ou en suède ?

L'homme porte tout son attirail dans ses nombreuses poches, confortables et profondes. L'on estime que le monsieur qui porte un costume avec gilet et un manteau peut disposer de vingt poches. Pas étonnant qu'il ne perde jamais rien.

Les femmes aussi ont adopté des poches pour certaines robes et certains manteaux. Mais dans les plus amples, elles ne peuvent que mettre le bout des doigts. Et les autres ne sauraient tolérer une présence plus encombrante que celle d'une fine pochette, lorsqu'elles ne sont pas là pour l'ornementation seulement. Jamais une femme n'acceptera de mettre quoi que ce soit dans ses poches. Le moindre renflement détruirait l'harmonie de la ligne et l'effet de la robe. Ainsi, les femmes continuent à porter des sacs à main. Et aussi longtemps qu'elles n'adopteront pas des poches d'homme, elles continueront à être femmes. Et les hommes continueront à se donner des airs de supériorité. Le premier présent qu'Adam fit à Eve dut être un sac à main. Ce fut une douce vengeance pour l'affaire de la pomme !



Un jeune homme que j'ai connu, du type sensitif, me confia qu'il était sur le point de demander la main d'une jeune fille, lorsque, par accident, son regard pénétra à l'intérieur de son sac à main. Ce qu'il y vit le choqua tellement, qu'il annula illico toutes ses intentions matrimoniales. L'image de la jolie fille avait été ternie par l'intérieur du sac, sali de fard et saupoudré à souhait.

L'argent se trouve rarement en abondance dans un sac à main. Par contre, les bijoux foisonnent. Bien des femmes les serrent dans leur sac, de crainte de les laisser dans un tiroir ou dans une armoire que l'on peut facilement forcer. C'est pour cela que la chronique rapporte souvent que Mme Une Telle a perdu ou s'est laissé voler son sac contenant assez d'or et de pierres précieuses pour garnir une devanture de bijoutier. Il y a des femmes qui, par crainte des pickpockets, portent des colliers et des bracelets en toc, et leurs véritables bijoux dans leur sac à main.

●

Certains psychologues prétendent pouvoir tirer d'intéressantes conclusions en étudiant la façon dont une femme tient son sac à main. Ils affirment que la « sacologie » est une science précise. Ils mentionnent, par exemple, la femme qui porte le sac suspendu à l'épaule, celle qui le tient sous le bras, celle qui le tient par la courroie, comme un panier. Plusieurs femmes tiennent le sac par la courroie et sous le bras en même temps.

Du point de vue du psychologue, la façon dont une femme tient son sac révèle toute la gamme des caractéristiques, depuis la légèreté et la générosité, jusqu'à la prudence et l'irascibilité. L'un de ces spécialistes met les hommes en garde contre les femmes qui enroulent la courroie autour du poignet et empoignent fortement le sac.



Dans le bon vieux temps, le protocole voulait qu'une dame transportât le moins d'objets possible. Dans les romans sentimentaux du siècle dernier, toutes les fois qu'une dame ouvrait son réticule c'était pour faire la charité à un pauvre. Le sac contenait en outre un petit livre d'heures artistiquement relié, un mouchoir brodé et une bouteille de sels, car il était de bon ton pour une dame de s'évanouir de temps en temps.

Tandis qu'aujourd'hui...

Une lettre pour vous

n somme, la joie de vivre et tous les excellents conseils que vous donnez, tout cela ne peut être que théorique. Comment peut-on trouver une joie à ›re dans ces temps si durs ? m'écrit un lecteur. *Je fais un métier qui ne m'inesse pas, ma vie familiale e:t triste, mes voisins sont odieux, mes patrons écrables, etc., etc...*

Dans notre monde assoiffé de liberté, ou en quête de libération, il nous mble qu'il n'y ait pire châtiment pour l'homme que la prison. Même sans aînes, la geôle étroite réduit le droit de vivre au minimum. Le mot « prinnier » évoque, sinon un condamné à mort du moins un condamné à subster. Car peut-on **vivre** privé de soleil, de moyens d'échange avec ses frès, sans autre tâche quotidienne qu'un travail imposé et non choisi ?

En un mot, peut-on **vivre** retranché de la communauté des hommes, sans droit de participer à l'immense œuvre anonyme qui est le patrimoine des énérations ?

A chaque fenêtre grillagée de chaque prison miroite la possibilité d'évasion. Il n'est pas de ruses auxquelles hésite à recourir le prisonnier pour frayer un chemin vers l'air pur de la liberté, vers la joie de respirer à eins poumons, afin de se retrouver homme libre parmi des hommes libres.

Tout cela est truisme. Nul humain n'ignore cette vérité première. Il n'est oint besoin pour la comprendre d'avoir été soi-même en prison. L'imagition la plus pauvre suffit.

Et pourtant !

Au delà des murs des prisons, que de vies prisonnières ! que d'existences ndamnées à la geôle de la peur, aux chaînes de la haine ! que d'êtres vés aux boulets de l'ignorance !

Ecoutez parler ceux qui, en liberté, circulent, travaillent, respirent et se oient libres. Ecoutez-les :

« *Je ne sais pas...* »

« *Je n'ose pas...* »

« *Mais comment faire ? Je n'ai pas le courage...* »

« *Evidemment, il faudrait prendre une solution radicale, mais c'est dur...* »

« *Que voulez-vous, la force de l'habitude...* »

« *Tous les gens me dégoûtent. Plus je vois les hommes, plus j'aime mon hien...* »

« *En faire le moins possible. Pour ce que ce travail me rapporte...* »

« *Si c'était à recommencer, je n'hésiterais pas. Mais c'est trop tard. A quoi n ?* »

« *Ce n'est pas le métier que j'aurais choisi. Mais mes parents...* »

« *Et comment penser à envoyer son fils à l'étranger ? Tous ces dangers pour jeunesse...* »

« *Je voudrais bien, mais...* »

« *Plus tard, peut-être. En attendant, patience...* »

« *Espérons.* »

Plus tard, espérons. Et entre ces deux mots de regret et d'espoir s'écouent, du berceau à la mort, des vies entières. Des vies, mon Dieu ! pas plus alheureuses que d'autres. Des vies habituées à leurs murs-geôles. Des ies sans courage, sans amour, sans liberté. Vies isolées par la peur. Vies etranchées de la vie unanime qui, elle exige l'accord avec la communauté es hommes, et cet accord suppose l'amour fraternel.

Cohabitation familiale sans tendresse profonde. Travail fait sans joie, parce que sans intérêt. Egoïsme, esclave de l'orgueil. Haine, haine féroce qui partout trouve son aliment et, comme le feu, dévore. Ou encore, tout simplement, dureté du cœur qui refuse de souffrir avec ses frères — tout cela n'est-ce pas autant de cellules étroites ? A la fenêtre garnie de bareaux de ces prisons, aucun espoir d'évasion ne miroite. L'espoir indiquerait a voie. Mais cette voie, le prisonnier volontaire n'y **croit pas.**

« *En somme, la joie de vivre ne peut être que théorique ?...* »

Hélas ! Il est des prisons dont on ne s'évade pas. Parce qu'on ne le **veut pas.**

Votre amie

RÉPONSES COURTES

★ *J. J. Un désespéré (Istanbul).* — Hélas ! cher Monsieur, je ne suis pas médecin, et par conséquent il m'est impossible de vous indiquer un traitement.

★ *Leman.* — Votre situation est pénible. Je comprends que vous en soyez torturée. Les seules personnes qui pourront vous venir en aide sont vos parents. N'hésitez pas à vous confier à ux.

★ *Courageuse.* — Il est difficile de prendre la responsabilité de vous donner un conseil. Je n'ai pour juger que votre lettre. Je la devine sincère et empreinte de bonne foi, mais ce n'est pas suffisant pour juger des sentiments de ce jeune homme. Un médecin serait bien mieux autorisé que moi pour vous éclairer. Je ne puis rien vous dire d'autre.

★ *Claire Alice.* — (Il vous a été répondu sous le pseudonyme de « Alice Claire ».) Votre lettre me prouve de nouveau que vous raisonnez trop pour une amoureuse. Hésiter entre un mariage d'amour et la fortune grâce à un mariage de raison, c'est tout simplement préférer l'argent et ne pas oser le reconnaître.

VOTRE AMIE



LE VIOLON D'INGRES DE WINSTON CHURCHILL

Le Premier britannique a pour violon d'Ingres la peinture. A une récente exposition à Paris au profit du cabaret des troupes alliées figuraient des toiles de maîtres. En voici une de Winston Churchill datant de 1938 et représentant « Les oliviers à la Dragonnière » qui a fait dire à Picasso : « Si cet homme d'Etat était un peintre professionnel, il aurait facilement gagné sa vie. » C'est là l'éloge d'un connaisseur !

LE CHAPITRE DE L'APRÈS-GUERRE

Après avoir indiqué comment assurer l'avenir du matériel de guerre, dans un numéro précédent, voici, prévus, les différents aspects de cette nouvelle vie d'après-guerre.

— C'est un vieil habitué du tram !

TAXI
N. 52-4711

— Toi, au moins, tu m'arrêtes de temps en temps !

— Si vous ne vendez pas aujourd'hui, demain vous vendrez à moitié prix !

CAIS

— Où est la queue où l'on vend les billets ?

— Vraiment, ce n'était pas chic de leur part d'avoir démobilisé si brusquement toutes les troupes ! ! !

(Par KIRAZ)



BONHOMME DE NEIGE

Il a neigé abondamment en Europe. Derrière les lignes du front, cette jeune fille hollandaise et ce soldat britannique ont fait un bonhomme de neige portant des insignes militaires. On s'amuse comme on peut.

NOTRE CONCOURS-REFERENDUM

Les derniers événements militaires qui ont rapproche, de l'avis unanime, la fin de la guerre en Europe donnent à notre concours-referendum un intérêt encore plus actuel. Nos lecteurs savent déjà que le but du concours est d'établir **l'opinion générale** au fur et à mesure du développement de la situation sur les fronts. Les trois prix suivants :

1er prix : L.E. 50 en espèces
2ème prix : L.E. 5 en espèces
3ème prix : L.E. 3 en espèces

seront attribués à la clôture du concours aux réponses qui se rapprocheront le plus de celles que les événements fourniront. Nos lecteurs sont donc invités à bien réfléchir avant de remplir le bulletin ci-dessous.

En outre, un prix de L.E. 1 (une) en espèces sera attribué par voie de tirage au sort parmi **toutes** les réponses reçues pendant le mois (c'est-à-dire une fois par mois).

Envoyez votre bulletin aujourd'hui même si vous voulez prendre part au concours et si, comme tout semble l'indiquer, vous pensez que les événements se précipitent et que la fin de la guerre est proche.

QUAND ET COMMENT FINIRA LA GUERRE ?

QUAND FINIRA LA GUERRE EUROPEENNE :

— Au printemps 1945 (Du 21 mars au 20 juin 1945) ... ☐
— En été 1945 (Du 21 juin au 20 septembre 1945) ... ☐
— En automne 1945 (Du 21 sept. au 20 déc. 1945) ... ☐

COMMENT FINIRA LA GUERRE EUROPEENNE :

— Par une grande défaite militaire allemande ... ☐
— Par la répression de la guérilla à travers toute l'Allemagne ... ☐
— Par un coup d'Etat de la Wehrmacht suivi de négociations ... ☐
— Par un soulèvement du peuple contre ses dirigeants ☐

L'ARMISTICE SERA SIGNE :

— Après l'écroulement de la ligne Siegfried ... ☐
— Après la traversée en force du Rhin en plusieurs points ... ☐
— A l'arrivée des Alliés ou des Russes devant Berlin ☐

QUE DEVIENDRA HITLER A LA REDDITION NAZIE :

— Il sera capturé vivant en Allemagne ... ☐
— Il sera tué en Allemagne ... ☐
— Il se suicidera ... ☐
— Il parviendra à s'enfuir à l'étranger ... ☐

NOM ...

ADRESSE ...

...

...

Bon du Concours - 11

Conseils à mes nièces...

★ *Rose N.B.* — Lisez ma réponse à « nièce Bridge », déjà parue.

★ *Une brune.* — N'employez plus la lotion astringente en question, car elle risque d'augmenter vos boutons. Tous les soirs, après vous être démaquillée, massez votre visage avec un peu de lanoline et quelques gouttes d'huile d'amandes. Au bout de quinze minutes, essuyez avec un tampon d'ouate imbibé d'eau de rose.

★ *Je ne sais pas si je l'aime.* — Mais non, vous ne l'aimez pas, sinon vous n'auriez pas tellement hésité. Ce que je vous conseille de faire ? Rompre tout de suite ! C'est la seule solution.

★ *Zizi et Didi.* — Pour vos cheveux, brossez-les deux fois par jour (matin et soir) très vigoureusement. Employez un shampooing de bonne qualité et « aérez » autant que possible votre cuir chevelu par des massages destinés à activer la circulation du sang.

★ *Tchickie de Beyrouth.* — Je vous remercie pour vos vœux. Le plein hiver chez vous coïncide avec le milieu de l'été en Australie. Votre lettre, fort spirituelle, m'a beaucoup amusée. Ecrivez-moi aussi souvent que vous le désirez.

★ *Rébecca de Tel-Aviv.* — Mélangez les ingrédients dans l'ordre que j'ai indiqué, vous serez certaine de bien réussir votre cold-cream. Si vous ne disposez pas des récipients nécessaires donnez la recette à n'importe quelle pharmacie et commandez-en autant de pots que vous désirez.

★ *Esméralda.* — Employez une crème non grasse, à bas de jus de concombre. Evitez de toucher les boutons en question. Mangez sainement. Les sauces, les salaisons, les piments vous sont interdits. Pour les soins à donner à votre chevelure, voyez ma réponse à « Zizi et Didi ».

★ *Etoile modeste (Palestine).* — Choisissez une crème à base de lanoline. Que votre poudre soit de couleur pêche. Pour vos cheveux, allez voir un docteur. Vous faites de la décalcification et la faute n'en est pas à votre coiffeur, croyez-moi.

★ *Petite fleur du Bosphore.* — Quittez cet homme. Je ne vois pas du tout pourquoi vous continueriez à le fréquenter puisque vous vous rendez compte que sa personne et son confort passent pour lui avant vous. Retournez chez votre mère. Vous êtes jeune, l'oubli viendra et vous recommencerez votre vie avec quelqu'un qui vous aime et vous respecte. Bonne chance, chère nièce, et donnez-moi de vos nouvelles.

TANTE ANNE-MARIE

DANS LA PRESSE

Nous venons de recevoir le premier numéro de la revue « Un peu de Sève », éditée par le R. P. Zoghbi. Agréablement présentée, elle offre à ses lecteurs un choix d'articles fort bien venus. Souhaitons à notre nouveau confrère bon succès.

SOLUTIONS

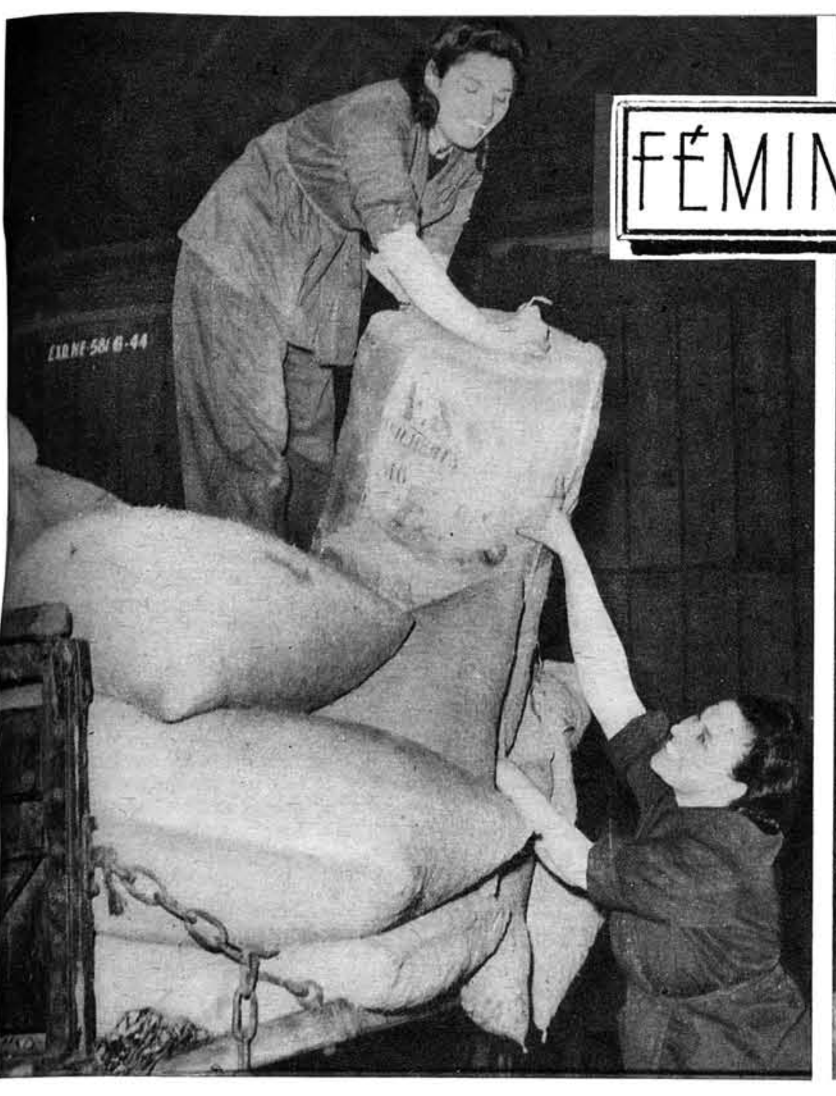
ACHATS

En faisant la différence entre les achats de Pierre et de Paul, on voit qu'une douzaine de billes, une toupie et un sucre d'orge coûtent ensemble : 5 — 3,20 = 1,80. *Et que par la suite, étant donné l'achat de Pierre, une toupie et trois sucres d'orge coûtent* 3,20 — 1,80 = 1,40. *Donc Louis, qui a acheté exactement une toupie et trois sucres d'orge de plus que Pierre, a payé* 3,20 + 1,40 = 4,60.

PHOTOS-DEVINETTES

1. — *Conrad Nagel* (b). 2. — *Le huitième* (a). 3. — « *Le Penseur* » *par Rodin* (d).

FÉMINITÉS



FEMMES QUI TRAVAILLENT

Ces deux femmes aident à charger sur des camions, dans un hangar de Londres, un envoi de 1.300 tonnes de noix, destinées aux Midlands et au nord de l'Angleterre. Toutes deux sont mariées, et mères de famille. On les voit ci-dessus occupées à hisser un sac de 200 kilos.

FEMMES SUR LE FRONT

Ce soldat américain, blessé sur le front de France, reçoit une transfusion de sang naturel. L'opération est effectuée par une nurse américaine, qui dans ce cas urgent a dû se contenter de la lumière d'une bougie. Du sang naturel est injecté, de préférence au plasma sanguin.

De-ci de-là...

La mode est d'avoir des plantes naines dans les appartements. Voici le procédé pour avoir un petit oranger chez vous. Détachez les deux moitiés de la peau d'une orange sans les abîmer. Emplissez une de ces petites coupes de terre et enfoncez-y un pépin d'orange à deux centimètres d'épaisseur. Arrosez légèrement tous les matins et vous aurez bientot un arbrisseau qui grandira.

●

Exercice de culture physique qui fortifie l'abdomen et que je recommande spécialement aux femmes : couchez-vous sur le dos, les bras tendus le long du corps. Lancez les bras en avant et, en même temps, redressez le tronc. Efforcez-vous de toucher la pointe des pieds avec l'extrémité des doigts. Reprenez lentement la première position en évitant le retour brusque au sol.

●

Le sel a son utilité dans l'hygiène. Une cuillerée à café de sel dans un verre d'eau, absorbé soit en se couchant, soit en se levant, guérit les cas les plus rebelles de constipation. Une friction d'eau salée, de temps en temps, arrête la chute des cheveux. Le sel, employé de temps en temps pour les soins des dents, préserve la dentition du tartre qui favorise la carie.

●

Petite recette ménagère : un chiffon de laine n'est pas indispensable pour faire briller le parquet, un journal pourra le remplacer très efficacement. L'encrassement du journal après l'opération, même sur un parquet bien tenu, vous révélera son efficacité mieux attestée encore si vous frottez avec de nouvelles feuilles qui seront de moins en moins salies.

●

Quand vous éprouvez à la paupière ce petit picotement signe précurseur de l'apparition d'un orgelet, faites une application de thé ou trempez tout simplement des feuilles de thé dans de l'eau : mettez-les sur la paupière dans un petit sac de mousseline. Quand le petit sac est sec, mouillez-le à nouveau. Ce procédé arrête généralement l'inflammation.

PAS D'EXCENTRICITÉ !

Qu'il est difficile de s'habiller avec goût ! Une femme, voulant se rendre originale, a toujours l'air d'aller à un bal travesti. Une autre, timide et effacée, tombe dans la banalité de série. Entre ces deux extrêmes, une habile proportion doit permettre à celle qui a le sens de l'élégance d'être *soi-même*.

Plus on a un type accentué et plus le problème est délicat. Je connais deux sœurs jumelles, Marilyne et Marilyse qui se ressemblent évidemment beaucoup. On leur a souvent dit qu'avec leurs yeux longs et leurs cheveux bruns elles avaient des visages d'Orientales. Marilyne a pris ce compliment au pied de la lettre, elle se coiffe toujours avec des turbans aux couleurs étranges. On la croirait échappée d'un harem, et elle est franchement ridicule avec ses toilettes bizarres. Marilyse s'habille sans se déguiser. On admire en elle un je ne sais quoi d'exotique, bien plus attirant, parce qu'il n'est pas affiché.

C'est par le détail qu'on affirme sa personnalité. L'objet compte, et aussi la façon de le porter. Dites-vous bien : « La façon d'orner vaut mieux que ce qu'on orne ». Telle noue une écharpe bariolée autour de son cou. Une autre l'enroule autour de sa taille. Même si elles portaient des robes jumelles, ces deux femmes seraient absolument différentes l'une de l'autre.

Dégager sa personnalité ne veut pas dire la crier sur les toits. Il y a des gens qui s'imaginent qu'ils ont du « caractère » parce qu'ils ont *mauvais caractère*. Ils croient qu'ils possèdent une *forte individualité* parce qu'ils parlent *fort*...

C'est un peu difficile à dire, mais vous devez porter des choses seyant à votre moral autant qu'à votre physique. « Connais-toi toi-même », le fameux axiome de Socrate, devrait être gravé sur les miroirs de tous les salons d'essayage et dans tous les cœurs.

Vous *sentez* si une toilette vous va bien. Vous choisissez vos vêtements avec sentiment. Il s'établit entre la robe et vous une amitié réciproque. Quand vous êtes vue pour la première fois, il ne faut pas qu'on remarque d'abord la robe et vous ensuite, mais les deux ensemble. Vous serez alors sûre de former avec votre vêtement un *tout* homogène.

La fantaisie n'est pas exclue de nos toilettes, bien au contraire. Créez, imaginez des choses peu banales. J'ai une amie américaine dont la peau bronzée et les grands yeux noirs font penser aux tziganes. Elle s'habille pourtant comme une institutrice, de sombres et simples chandails. Mais, là-dessus, elle pose des bijoux extraordinaires, d'or barbare ou de pierres de couleur. Cela suffit à la rendre unique au monde. Quand elle est libre, elle va au Khan-Khalil, et là, au gré de sa fantaisie, choisit des pierres multicolores qu'elle conserve. Quand elle en a en quantité suffisante, elle combine un bijou. Celui-ci donne toujours l'impression d'avoir coûté une fortune, alors qu'en réalité il ne dépasse *jamais* les 15 ou 20 livres.

C'est cela la personnalité. Savoir, avec peu de choses, attirer et retenir l'attention sur soi, ne pas être « comme tout le monde », ignorer partiellement l'influence de la mode, se créer un genre à soi, qui, tout en restant dans les cadres du bon ton, affirme quand même le caractère et la fantaisie féminins.

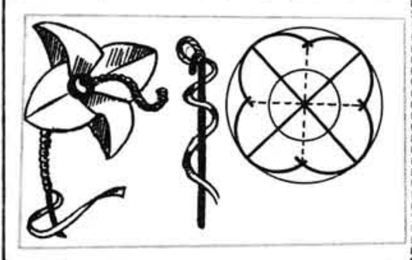
ANNE-MARIE

FLEURS MODERNES

Vous aimez toutes à vous entourer de fleurs. Mais, en hiver surtout, elles coûtent tellement cher que vous hésitez à faire une dépense de vingt ou trente piastres deux fois par semaine.

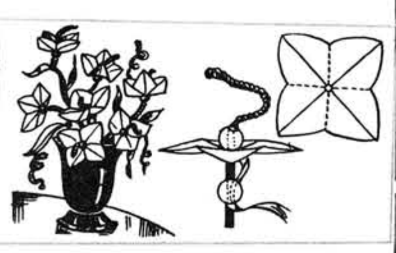
Je vais vous apprendre à composer de gracieux bouquets modernes en fleurs qui ne se fanent pas. Vous pourrez ainsi garnir pour tout l'hiver vos vases et vos potiches.

Ces fleurs se taillent dans une feuille d'étain, de papier très fort, ou dans du feutre, d'après le patron A que je vous donne. Lorsque vous avez découpé dans un rond la forme de quatre pétales, tracez avec un crayon dur deux lignes diagonales, à l'endroit, puis retournez la fleur et tracez de la même manière avec le crayon deux lignes à l'envers. (Ces lignes sont indiquées en pointillé.) Pliez alors les pétales sur



ces lignes, celles du milieu du pétale étant en creux, les lignes intermédiaires en relief (B). Marquez ces plis davantage sur les petites fleurs, celles-ci devant être moins épanouies que les grandes.

Pour monter la fleur, perforez le milieu, puis, avec un vernis incolore, vernissez les deux faces, afin d'empêcher le métal de se ternir. Pour les tiges, taillez du laiton sur 0 m. 30 à 0 m. 40 environ, repliez l'une des extrémités



(C), attachez-y un brin de laine ou de raphia, et tournez autour du laiton sur 0 m. 03. Mettez une perle de bois, puis la rondelle de la fleur (D). Le raphia passera le long de la tige au travers des perles. La seconde perle sera placée derrière la fleur, et vous enroulerez le raphia très serré de manière à maintenir solidement perles et fleurs. Vous couvrirez ensuite toute la tige.

Pour terminer, vous joindrez ensuite quelques feuilles et quelques tiges simplement recouvertes de raphia dont vous roulerez en vrilles les extrémités.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Les « plus de cinquante ans » nous ressassent les oreilles de ce qu'ils ont connu de la vie au Caire avant l'autre guerre.

— C'était le bon temps ! ne cessent-ils de répéter, tandis que leurs regards se perdent en des visions lointaines qui les font pousser un soupir nostalgique. Oui, c'était le bon temps ! L'existence était facile et sereine, et ce que l'on gagnait suffisait amplement à vos besoins.

« Le travail terminé, on ne songeait plus qu'à bien remplir ses loisirs, et vos amis ne se faisaient pas faute de vous établir un programme de réjouissances pour chaque jour de la semaine... Foin des soucis multiples d'à présent où l'on se heurte à mille difficultés et où l'on se mine au labeur sans arriver à boucler son budget !... Les heures coulaient paisiblement. Quant aux femmes... »

— Oh ! les femmes de cette époque..., fait un sexagénaire dont l'œil brille soudain d'une lueur vive, étaient loin de ressembler à vos garçonnes d'aujourd'hui. Elles avaient de ça !... et encore de ça !... Vous souvenez-vous, demanda-t-il à l'un de ses contemporains, de la belle Liliane ? Elle en a fait tourner des têtes, la mâtine !

— Et la belle Hélène ! s'exclame un autre.

— Et Bijou !

— Et Gaby !

— Et Frou-Frou !

L'énumération continue et les souvenirs jaillissent au gré de la mémoire, et chacun de conter telle anecdote, d'évoquer tel cadre, tel lieu qui, pour nous autres, semblent sortis d'un monde chimérique.

J'apprends ainsi que le « Jardin de Paris » et le « Café Egyptien » étaient les endroits où se rendait toute la jeunesse dorée d'antan. Dorée ? Il n'en fallait pas beaucoup pour se payer un spectacle à cinq piastres et une consommation à deux ou trois piastres !

— Tenez, m'apprend quelqu'un, à la brasserie Flash (ou Flesh, je ne me rappelle plus très bien, ma cousine), il n'en coûtait qu'une piastre (une piastre et demie, rectifie un autre) pour une chope de bière de près d'un litre. Avec cela, on vous servait toutes sortes de hors-d'œuvre gratuitement.

Et comme j'écarquille de grands yeux étonnés, les autres approuvent en chœur.

— Que voulez-vous, fit un quidam qui s'était tenu jusqu'ici silencieux et se contentait de hocher la tête en signe d'acquiescement, une bouteille de whisky coûtait chez l'épicier entre huit et douze piastres (qu'en pensent nos exploiteurs du marché noir d'aujourd'hui ?), une bouteille de vin d'un bon cru trois piastres, un repas dans un excellent restaurant sept à huit piastres.

Tous ces chiffres m'étourdissent. Décidément, il ne me reste qu'à me lamenter tant et plus sur les gens de ma génération qui n'ont point joui de tous ces avantages appréciables ; et, à comparer leur sort malheureux à celui de mes interlocuteurs favorisés par le destin, je me sens pris d'un véritable sentiment de révolte.

— J'ai payé mon voyage aller-retour Alexandrie-Marseille, affirma l'un d'eux pour mettre le comble à mon exaspération, et en première classe s'il vous plaît, dix livres sterling !

Dix livres sterling ! Quand je pense, ma cousine, qu'à ma dernière randonnée en France, la même traversée me coûta huit fois plus, je frissonne.

Tout pour eux, rien pour nous ? Pourquoi ? Il ne me reste qu'à me résigner et à prendre résolument mon parti de la chose quand une question qui me brûle les lèvres jaillit instinctivement de mon gosier.

— Mais, dites-moi, messieurs, combien gagnait par mois, sans indiscrétion, un employé « bien payé » dans une quelconque administration ?

Ils se regardent entre eux, embarrassés. Les voici pris au piège. A mon tour d'avoir la partie belle...

— Douze livres ! fait l'un.

— Non, quatorze ou quinze ! objecte un autre.

Mettons quinze, ma cousine, qui représentaient les émoluments d'un sous-directeur d'une grande société. N'est-il pas rétribué à présent au moins cinq fois autant ou davantage ? Donc ? Donc ? Rien n'est changé sous le soleil...



Ouf !... Nous n'avons par conséquent rien à leur envier. Rien. Même pas la chope de bière à quinze millièmes !...

Qu'ils en parlent de leur bon temps tant qu'ils veulent. Evidemment, à l'époque, ils avaient trente ou quarante ans de moins. Et c'est cela qui représente pour eux le bon temps... Pas autre chose. C'est ce que nous dirons, nous, beaucoup plus tard, quand les ans auront marqué sur nous leur empreinte et que nous retracerons devant un public sidéré les charmes multiples de notre existence d'aujourd'hui !

Bien affectueusement vôtre

SERGE FORZANNES

★ ECHOS DE LA SEMAINE ★

« LA FILLE BIEN-AIMÉE »...

Depuis de nombreuses décades, les Français ont surnommé l'Alsace « la fille bien-aimée de la France ». Aussi, durant toute l'époque comprise entre 1870 et 1918 — au cours de laquelle cette province était passée sous la domination allemande — la statue érigée au milieu de la Place de la Concorde, à Paris, en souvenir de Strasbourg, fut-elle couverte d'un voile noir... Et quand on annonça à la Chambre, le 24 novembre 18, que l'Alsace appartenait de nouveau à la France, tous les membres de l'Assemblée Consultative se levèrent d'un seul coup et se mirent à chanter la Marseillaise.., tandis que les Parisiens accouraient sur la grande place, malgré la pluie, et recouvraient la statue de masses de fleurs...

La semaine dernière, le général Delattre de Tassigny annonça, dans un communiqué spécial, que, sauf une « poche » au nord de Strasbourg, toute l'Alsace était pratiquement libérée... « La fille bien-aimée de la France », enlevée de force par l'ennemi, retournait enfin au bercail...

■ Il y a quelques semaines, le capitaine Marvin Ross, de l'armée américaine, et dont la tâche était de « pister » et de contrôler les trésors artistiques pris à l'ennemi, découvrit dans un château de Haut-Kœnigsberg près de Colmar, un des plus grands chefs-d'œuvre de la peinture médiévale, qui n'est autre que le fameux retable d'Isenheim avec ses quatre ailes... Comme on le sait, ces six panneaux représentant la vie du Christ sont dus au pinceau du célèbre peintre allemand Mathias Grünewald qui les peignit vers 1516 pour le couvent d'Isenheim...

Ce chef-d'œuvre — considéré comme le plus grand que la peinture allemande ait jamais produit — fut l'objet d'une attention spéciale de la part des artisans de Versailles... Les Allemands essayèrent par tous les moyens de le garder à Munich, après la guerre, mais une clause spéciale du traité de 1919 stipulait que le chef-d'œuvre de Grünewald devait retourner à l'Alsace... Et c'est depuis lors qu'il fut gardé au Musée de Colmar.

Comment, alors, expliquer que les Allemands aient pu oublier de l'emporter avec eux dans leur retraite ?...

UN MOT DE STALINE



La Conférence des «Trois Grands», qui s'est tenue la semaine dernière à Yalta, s'est poursuivie dans une atmosphère particulièrement amicale... Exactement comme, l'année dernière, à Téhéran... Chacun des « Grands » s'amusait à raconter à ses amis, entre deux *meetings*, une histoire drôle, pour se délasser... Voici une anecdote que raconta Staline :

— Un jour, un cheikh arabe vit venir un de ses voisins qui lui demanda de lui prêter une corde.

« — Je regrette, fit le cheikh, je ne peux pas vous la prêter, car j'en ai besoin pour attacher mon lait.

« — Attacher votre lait ? ! s'étonna le voisin. Je n'ai jamais entendu qu'on puisse attacher du lait avec une corde.

« — Frère, rétorqua le cheikh, quand vous ne voulez pas faire une chose, n'importe quelle raison est aussi valable qu'une autre ! »

LE BEL ADRIEN...

Le transfert d'Adrien Marquet de Bordeaux à Paris où le gouvernement avait l'intention de le juger a suscité la colère des Bordelais qui exigent son... *rapatriement* pour pouvoir le juger eux-mêmes... Qui est Marquet, et de quoi l'accuse-t-on ? Louis Lévy a brossé de lui un rapide portrait dans ses *Vérités sur la France* :

« C'est un chirurgien-dentiste qui s'est consacré très jeune à la politique. Il a près de cinquante-cinq ans, mais porte beau et passa longtemps pour le Brummel du parti socialiste. Il est bon orateur et apprécie au plus haut point ses propres mérites. Il se croit un homme supérieur, et le fait que cette opinion n'est partagée que par une minorité ne le gêne guère. Il épouvanta Léon Blum en lançant le *slogan* : « ordre, autorité, nation » qui était déjà un *slogan* fasciste. Et il s'employa à transformer en parti fasciste le parti néo-socialiste qu'il avait contribué à fonder. Ministre sous Doumergue, il mettait ses conceptions fascistes à l'épreuve en terrorisant les huissiers, tout comme à Bordeaux dont il est le maire — un maire habile et intègre — il terrorisait le personnel de l'Hôtel de Ville. Bien entendu, pacifiste pendant cette guerre, et défaitiste dans les derniers jours. Il voulait la paix avec Hitler et Mussolini, et il devait s'imaginer, tant est folle sa vanité, que s'il devenait le führer de la France, il viendrait à bout des deux compères et les croquerait de ses dents bien astiquées... »

C'est pourquoi il fut, avec Laval, l'un de ceux qui insistèrent auprès du président Lebrun pour renoncer à passer en Afrique du Nord et à traiter avec l'ennemi.

DISPARUS



L'avion s'est abattu en flammes... Dix-sept personnes sont mortes, réduites en poussière... Cinq autres sont dangereusement blessées... Ce n'est pas la première fois que, durant cette guerre, des personnages importants ont été les victimes d'accidents d'avion, tel celui que l'on nous annonça cette semaine. Cet avion transportait le personnel technique appartenant à la suite de Churchill.

■ Le cas du général Huntzinger fut, probablement, le premier du genre. Il revenait d'une inspection en Afrique du Nord... Les nuages bas empêchèrent le pilote de voir une colline contre laquelle l'avion s'écrasa... On parla d'un coup prémédité de la part des Allemands qui « pressentaient » que Huntzinger n'était pas un collaborateur cent pour cent.

■ Puis vint le drame qui endeuilla la famille royale de Grande-Bretagne. Le duc de Kent, partant en mission en Islande, trouva la mort en Ecosse, quelques minutes après que son avion eut décollé.

■ Quelques mois plus tard, le général américain Andrews, qui venait d'abandonner son commandement dans le Moyen-Orient, trouvait une mort similaire, mais en Islande même, cette fois-là.

■ Puis vint le tour du général Sikorski, dont l'avion, conduit par un pilote tchèque, s'écrasa au large de Gibraltar.... Le général, qui revenait de Russie, se rendait en Grande-Bretagne avec sa fille. Tous deux périrent.

■ C'est dans la même région que l'avion dans lequel se trouvait Leslie Howard, qui retournait d'une mission spéciale à Lisbonne, fut abattu par un Messerschmidt allemand.

■ En 1941, au cours de la campagne de Syrie, l'ex-préfet de police de Paris, Jean Chiappe, trouvait une mort identique en pleine Méditerranée, alors qu'il se rendait en Turquie d'où il comptait gagner Beyrouth. Mais, cette fois-là, l'avion qui le transportait était abattu par un chasseur italien.

■ C'est à Benghazi que Lady Tedder devait s'écraser avec son avion presque sous les yeux de son mari, l'air-marshal Tedder.

■ Plus près de nous — il y a moins de deux mois — deux grands chefs britanniques trouvaient la mort dans des accidents d'avion. Celui qui transportait Sir Bertram Ramsay, commandant en chef de la flotte alliée d'invasion, s'écrasait en France tandis que l'air-chief marshal Sir Trafford-Leigh Mallory, commandant en chef des aviations alliées d'invasion, était porté disparu alors qu'il se rendait en Extrême-Orient pour prendre possession de son nouveau poste.

LE GÉNÉRAL DITTMAR S'INQUIÈTE

C'est au général Dittmar qu'a échu, la semaine dernière, le triste devoir d'annoncer à ses auditeurs que l'Allemagne était au bord de l'abîme...

Parmi les commentateurs militaires allemands, le général Kurt Dittmar a occupé une place privilégiée depuis plus de quatre ans.

■ Agé de 55 ans, le regard perçant, les joues creuses, les oreilles... en éventail et les cheveux se faisant de plus en plus rares, il représente le type parfait du guerrier teuton...

■ Il porte l'uniforme de la *Wehrmacht*, et les trois galons dorés sur la manche de sa veste indiquent son grade de lieutenant-général.

■ Ayant fait toute sa carrière dans le génie, depuis 1908, il a gagné la Croix de Fer durant la première grande guerre et la Croix d'Or durant la guerre actuelle, pour service en Finlande.

■ Il a pris part à plusieurs batailles... La mort de deux de ses enfants tués au front le rapprocha encore plus de l'armée dont il est devenu le porte-parole. Il confia récemment que, tandis qu'il écrit ses commentaires, l'âme de son plus jeune fils se tient derrière lui, et celle de l'aîné guide sa plume...

■ Chaque mardi soir, avant le bulletin des nouvelles de 8 heures, Dittmar diffuse, pendant quinze minutes, ses commentaires sur la situation militaire.

■ Le lieutenant-général n'appartient pas au ministère de la propagande du Dr Gœbbels, mais au service d'information du haut commandement de la *Wehrmacht*. C'est pourquoi l'on considère habituellement que ses commentaires — quoique toujours soumis à la censure du Dr Gœbbels — reflètent surtout les points de vue du haut commandement.

NOUVELLES D'UN PEU PARTOUT

■ *Allemagne.* — A l'intérieur de la « Forteresse allemande », il existe, paraît-il, une autre forteresse plus petite : le dernier refuge de Hitler. « D'énormes quantités d'armes, de munitions et de nourriture ont été emmagasinées dans les abris souterrains de ce refuge », aurait raconté un « témoin oculaire » allemand. Hitler et ses fanatiques partisans y pourraient résister à un siège de six mois. Cependant, une crainte hante Hitler : celle d'être assassiné par quelqu'un de son entourage : aussi porte-t-il toujours une cotte de mailles en acier, même pendant son sommeil.

■ *Italie.* — Mussolini a publié un livre intitulé *Le fouet et la carotte* dans lequel il expose ses démêlés avec la Maison de Savoie et explique, à sa façon, les événements qui ont précédé sa chute.

■ *Grande-Bretagne.* — Sir Ernest Bruce Charles, juge des Assises de Durham, a récemment déclaré : « Il y aura bientôt, dans ce pays, plus de divorces que de gens mariés. En fait, le nombre de cas de divorces jugés jusqu'en novembre 1944 avait largement dépassé les 10.000 cas de l'année 1943. »



HITLER JOUE SON VA-TOUT
(« *Detroit News* »)

BATAILLES DÉCISIVES DANS LE BRANDEBOURG

Les armées du maréchal Zhukov ayant pénétré dans le Brandebourg livrent des batailles acharnées pour la capture de leur objectif immédiat : Berlin, capitale de la province et du Reich entier...

Voici comment Emil Ludwig décrit, dans *Les Allemands, double histoire d'une nation*, le « climat » du Brandebourg :

« Une campagne plate, sablonneuse, plantée de seigles et de pommes de terre, soigneusement partagée en mille carrés, rarement vallonnée, ainsi qu'une mer paresseuse à midi : tel est l'aspect de la Marche de Brandebourg, dans son immensité. Cette plaine infinie est parfois entrecoupée par des rangées de pins, hauts et droits, et de sapins, rarement de hêtres ou d'autres essences. Taillis clairsemés sous les conifères hauts, étagés, peu hospitaliers, au pied desquels s'étale un tapis rugueux de vieilles aiguilles brunes ; gelinottes et perdrix vivent dans les sillons et dans la broussaille.

« Routes et canaux obéissent à un ordre rigoureux. Le troupeau des maisons à tuiles rouges des villages se serre autour d'un clocher mince et pointu, comme autour d'un pâtre sévère. Les mairies, qui ressemblent à de petites casernes, portent des affiches qui annoncent tout ce qui est défendu dans l'endroit. Après une longue randonnée, on rencontre aussi, parfois, une vieille maison à pignon ou une auberge accueillante, qui ont l'aspect d'étrangers dans cette brousse bien organisée : c'est partout une uniformité animée, un ennui motorisé.

BERLIN...



« Routes, rails et canaux mènent tous vers la ville immense au centre. Berlin a été construite au milieu de cette désolation, au bord d'une petite rivière qui est là comme par hasard, sans aucun plan, changeant de forme comme une fourmilière, selon les nécessités des décades. Après une assez courte époque de bon goût, elle est devenue de plus en plus laide au cours des cinquante dernières années. Les bâtiments intéressants : le château impérial, la Maison des Gordes, l'Intendance et le Siegestor (l'Arc de triomphe de Berlin), sont des établissements militaires. Tout ce qui avait un peu d'originalité sans être vraiment beau, dans les vieux quartiers de l'époque de Bismarck, a disparu ; la célèbre avenue Unter den Linden elle-même a été privée de ses tilleuls, afin de la rendre accessible aux tanks, en cas de révolution.

« Cette ville manque non seulement de tout ce qui faisait le charme des anciennes capitales européennes : tels les squares de verdure de Londres, les superbes places de Paris, les panoramas des collines de Rome. Le seul poumon par lequel des millions d'hommes peuvent respirer, le Tiergarten, est déchiqueté par des rues rectilignes ; l'accès des pelouses est interdit par des grilles, et si l'on trouve enfin un banc pour se délasser, on se sent immédiatement observé par un homme de marbre blanc, un roi quelconque, le pied gauche en avant, la main sur la garde du sabre.

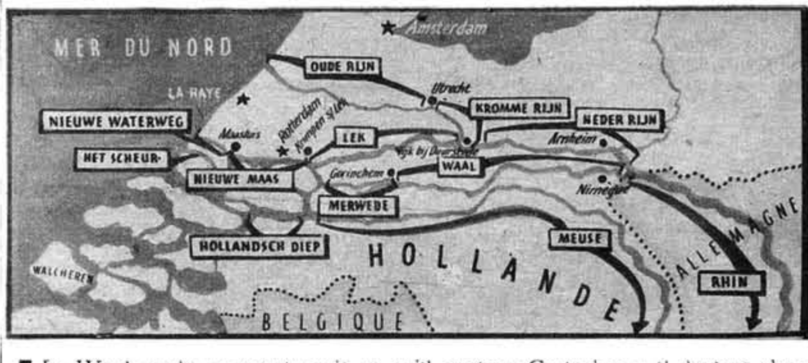
« Berlin, la ville la plus rapide et la plus besogneuse d'Europe, est aussi la moins agréable, parce que tout mouvement y est organisé, et tout ce qui n'y est pas expressément permis est interdit. Le nombre d'agents de police, de soldats et de fonctionnaires, qui ont pour tâche de s'opposer à la liberté individuelle, a de tout temps été supérieur à celui des autres métropoles.

« Une activité frénétique s'empare des hommes comme des femmes et ne leur laisse guère le loisir d'être eux-mêmes, excepté quand ils sont dans leurs quatre murs. Le plaisir organisé a parfois un côté touchant, car l'humour populaire allemand a des racines authentiques. Le Berlinois est blagueur, et il sait faire des bons mots féroces et profonds. Assis devant sa chope de bière, il peut être un compagnon amusant... Seulement, il ne peut jamais oublier le système qui réglemente toute vie publique. Personne n'y échappe, pas même le richard, qui est obligé de faire un voyage pour se sentir momentanément libre. Et cette réglementation de la vie prussienne dure depuis deux cents ans. Peu importe que règne un roi, un kaiser ou un führer. »

LE RHIN HOLLANDAIS

Les activités de patrouilles ont repris sur le front hollandais, et certains observateurs sont d'avis qu'une grande offensive alliée ne tardera pas à être lancee dans ce secteur vers la plaine de l'Allemagne septentrionale... Le Rhin est le seul obstacle qui sépare les armées de Montgomery de leur objectif — le Rhin qui, dans cette région, porte plusieurs noms.

■ Les deux branches qui forment le delta du Rhin et qui se séparent dans la région de Lobt portent, chacune, un nom différent : la branche méridionale, qui est également la plus large, s'appelle le *Waal*, tandis que la seconde, au nord, se nomme *Neder Rijn* (le Bas-Rhin).



■ Le Waal garde ce nom jusqu'à ce qu'il atteigne Gorinchem : il devient alors le *Merwede*.

■ De nouveau, il change de nom un peu plus à l'ouest, à sa jonction avec le *Maas* (la Meuse), et devient le *Hollandsch Diep* (la mer hollandaise).

■ De son côté, le *Neder Rijn* garde son nom jusqu'à Wijk-bij-Duurstede, où il se divise en plusieurs affluents. La branche qui se dirige de Wijk vers le nord-ouest en direction d'Utrecht s'appelle le *Kromme Rijn* (le Rhin courbe) ; en route, d'Utrecht jusqu'à la mer, il change une fois encore et devient *Oude Rijn* (le vieux Rhin).

■ La branche qui se dirige de Wijk vers l'ouest jusqu'à Krimpen-sur-Lek devient le *Lek* ; puis, de Krimpen jusqu'à Maasluis, elle adopte d'abord le nom de *Nieuwe Maas* (la nouvelle Meuse), et un peu plus loin celui de *Het Scheur* (la Brèche).

■ Au delà de Maasluis, elle devient alors *Nieuwe Waterweg* (le nouveau Cours d'Eau).

VARSOVIE, VILLE MORTE



Un correspondant de guerre américain, visitant la capitale polonaise quelques jours après sa libération, écrit :

« Varsovie, qui était autrefois appelée le cœur de la Pologne, est aujourd'hui semblable à un squelette jeté le long de la Vistule. Varsovie est une définition saisissante de ce que les Allemands entendent par « la guerre totale ».

« Le panorama de destruction paraît interminable... Rue après rue, des murs noircis, des piles de débris des trottoirs bordés de tombes : ministère après ministère, église après église, immeuble après immeuble, magasins et bureaux ont été rasés par le feu ou écrasés sous les bombes et les obus.

« La gare centrale est une masse d'acier tordu. De l'hôtel Europejski, il ne reste que deux murs. L'Université est jonchée de débris comme un champ de bataille... Ce qui était la place Hoover et la place Wilson ressemble aux cendres d'un enfer éteint. Trois des plus grands boulevards de Varsovie : le Jerezelimska, le Marszalkowska et le Nowy Swiat, sont flanqués de ruines.

« Après avoir circulé en long et en large dans ce désert créé par l'homme, on a l'impression que si les quatre ou les cinq pour cent de Varsovie peuvent être rendus habitables en quelques mois, cela tiendra du miracle. »

N. A.

ERRATUM

Nous avons publié dans notre dernier numéro en page 14 une annonce pour le film « J'AIME LE BALADI » de la Société des Films Al Chabab, dans laquelle nous avons omis de mentionner le nom du distributeur. Ce film est distribué en Egypte et dans toutes les parties du monde entier par M. CHARLES LIFSCHITZ.

DELASSONS-NOUS...

ACHATS

Pierre, en sortant de l'école, achète une douzaine de billes, deux toupies et quatre sucres d'orge pour 3 fr. 20. Paul, lui, achète deux douzaines de billes, trois toupies et cinq sucres d'orge pour 5 francs. Quant à Louis, il se paye une douzaine de billes, trois toupies et sept sucres d'orge. Combien a-t-il dépensé ?

UN TEMOIN POUR RIRE

A un procès qui se plaidait en correctionnelle, on vit arriver un témoin à allure joviale, auquel le président fit prêter le serment d'usage.

L'homme ayant juré réglementairement, on l'invita à décliner son état civil :

— Je me nomme Garnier, Ernest... mais, comme j'ai juré de dire toute la vérité, je ne puis vous cacher que j'ai un autre prénom, moins joli : mes parents m'ont baptisé Florimond !

— Bon, votre âge ?

— Parce qu'il y a des dames dans la salle, je serais tenté de vous répondre : vingt-quatre ans ; mais je vous dois toute la vérité, monsieur le président... Alors, voilà : j'ai trente-deux ans.

— Ça va ! dit le magistrat, impatienté. Votre profession ?

— Je pourrais dire que je suis journaliste, ça fait toujours bien... mais je ne veux pas mentir. Je suis marchand de frites.

— Assez !... Maintenant, dites-moi ce que vous savez de l'affaire qui nous occupe actuellement.

— Moi ? dit l'homme en haussant les épaules. C'est simple : je ne sais rien !

Et il s'en alla.

SAGESSE

Consolons-nous de tout par la pensée que nous jouissons de notre pensée même.

Alfred de Vigny

Il faut n'être plus innocent pour se complaire aux moralistes.

Anatole France

Penser, même douter que l'on pense, c'est être.

Verhaeren

Tel est ridicule aujourd'hui qui ne l'est pas demain.

Sainte-Beuve

EN VITESSE

— La « lumière » parcourt 309.500 kilomètres à la seconde. On peut toujours courir derrière pour la rattraper.

— La vitesse du « vent », le vent auquel on compare tous les animaux rapides — rapides comme le vent — varie, dirait M. de la Palisse, suivant que le vent souffle plus ou moins fort. On peut cependant convenir que :

La « petite brise » fait 7 kilomètres à l'heure.

La « bonne brise » fait 39 kilom. 5 à l'heure.

Le « coup de vent » fait 105 kilomètres à l'heure.

La « tempête » fait 133 kilomètres à l'heure.

Ainsi donc, quand vous entrez « en coup de vent » à la maison, vous ne faites rien moins que du 105 à l'heure.

RECREATIONS MATHEMATIQUES

DEVINER DEUX CARTES

Prenez 13 cartes dans un jeu de 52 cartes ; parmi les six premières faites-en choisir deux, à votre insu, par une personne de la société.

Dites à la personne qui aura choisi les deux cartes :

1° De multiplier par 5 les points de l'une de ces cartes ;

2° D'ajouter 7 au produit ;

3° De doubler le résultat ;

4° D'ajouter à ce résultat les points de la seconde carte ;

5° De vous faire connaître le résultat ainsi obtenu.

Vous retrancherez mentalement de ce résultat le nombre 14 et le nombre provenant de cette soustraction représentera les cartes choisies.

Exemple : Supposons que les cartes choisies soient un trois et un six, on aura successivement :

$3 \times 5 = 15$, $15 + 7 = 22$, $22 \times 2 = 44$, $44 + 6 = 50$ et enfin $50 - 14 = 36$. Les points des cartes choisies sont bien 3 et 6.

Si au lieu d'opérer sur le trois on opère sur le six, on aura :

$6 \times 5 = 30$, $30 + 7 = 37$, $37 \times 2 = 74$, $74 + 3 = 77$, $77 - 14 = 63$. Les deux cartes choisies sont bien le 3 et le 6.

PHOTOS-DEVINETTES

La blonde Bonnie Edwards est ici en conversation avec le célèbre acteur

a) Stan Laurel
b) Conrad Nagel
c) Fred Astaire
d) Bing Crosby



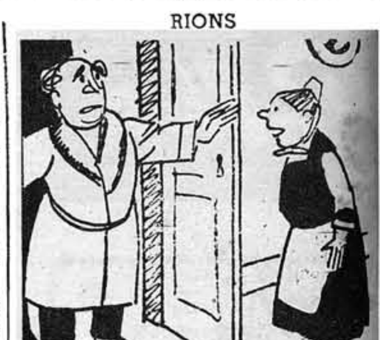
De la hauteur totale de cet iceberg ne paraît au-dessus de l'eau que :

a) le huitième
b) le quart
c) la moitié
d) le dixième

Cette statue célèbre dans le monde entier a été sculptée par :

a) Rembrandt
b) Michel-Ange
c) Renoir
d) Rodin

RIONS



— Hé quoi ! Yvonne, vous écoutez aux portes ?

— Monsieur a vu cela par le trou de la serrure, c'est pas plus joli !

●

Mme X..., femme d'un écrivain qui ne parvient pas à imposer ses œuvres au public, vient de prendre auprès d'elle sa nièce, jeune personne devenue orpheline.

Son mari a fait d'abord quelque opposition, mais il s'est incliné devant cet argument irrésistible :

— Songe, mon ami, que désormais nous serons deux à... te lire !

●

— Garçon, je viens de trouver une souris morte dans ma soupe.

— Chut ! pas si fort, tous les clients vont en vouloir une.

●

Nouveaux riches.

— Que faire pour maigrir ?

— Tu devrais reprendre ton ancienne place...

(LES SOLUTIONS EN PAGE 12)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL, E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)